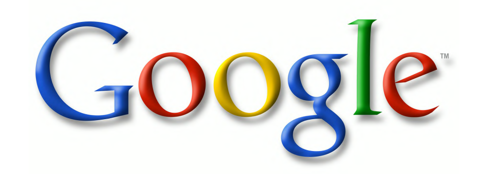
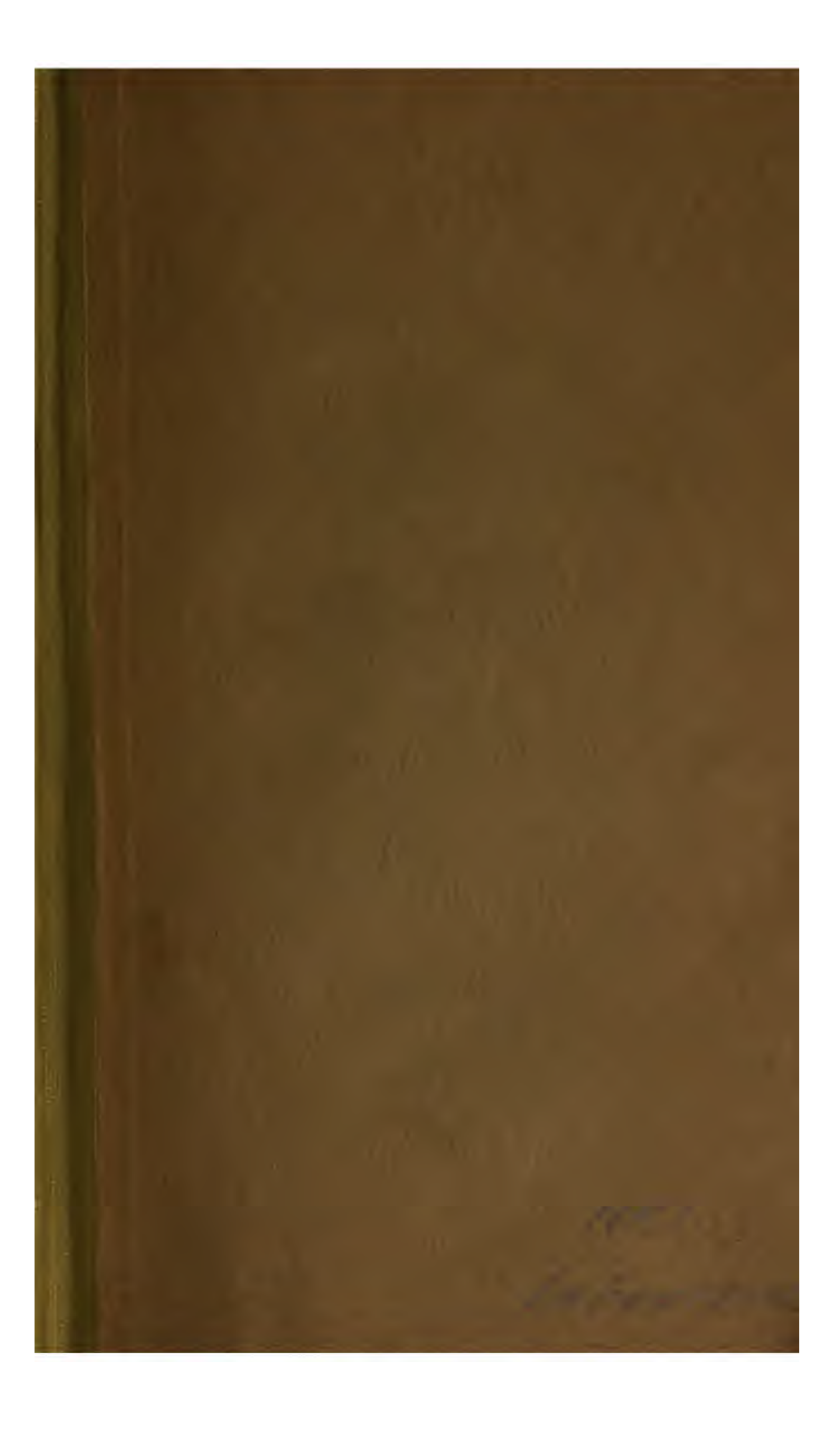










ŒUVRES

DE

LA FONTAINE.

TOME I.

Cet Ouvrage se trouve aussi à PARIS,

Chez ANT.-AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. LA FONTAINE,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOUVELLE NOTICE SUR SA VIE.

FABLES.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez LEFÈVRE, Libraire, rue de l'Éperon.

M. DCCC. XIV.

AVIS DU LIBRAIRE.

De tous les auteurs qui ont illustré le siècle de Louis XIV, et auxquels on a donné le nom de *classiques françois*, La Fontaine étoit à-peu-près le seul dont on n'eût pas encore publié tous les ouvrages dans un format moins gênant pour la lecture que celui *in*-4°, et plus agréable pour les bibliothèques que ceux *in*-12 et *in*-18. Les *Fables*, les *Contes*, les *Amours de Psyché* ont souvent été imprimés avec élégance, et quelquefois avec un grand luxe de typographie et de gravure; mais, malgré qu'on ait publié de belles éditions *in*-8° des œuvres *complettes* de Corneille, de Racine, de Molière, de Boileau, et autres auteurs contemporains de La Fontaine, il n'existoit pas une édition format *in*-8° des Œuvres de celui qu'on a surnommé l'*Inimitable*; ainsi, celle que nous publions aura au moins l'avantage de servir à completter les collections *in*-8° des meilleurs auteurs françois.

En entreprenant la publication de cette première édition *in*-8° des *Œuvres de La Fontaine*, nous ne nous sommes pas dissimulé que le devoir d'un éditeur est de veiller à ce que le texte de l'auteur ne soit point altéré par des fautes typographiques; aussi n'avons-nous épargné ni peines, ni soins pour que,

sous le rapport de l'exactitude du texte, cette édition ne laissât rien à désirer; à cet effet, toutes les bonnes éditions des divers ouvrages de La Fontaine ont été consultées et collationnées, surtout celles publiées sous les yeux de l'auteur, et les meilleures éditions des *Fables*, des *Contes* et de *Psyché*, imprimées par M. *Didot l'aîné*.

Les anciens éditeurs de La Fontaine ayant mis beaucoup de négligence à la publication des *Œuvres diverses*, cette partie a été surtout l'objet de nos soins et de nos recherches : les pièces ont, autant qu'il a été possible, été classées ou par ordre de matières, ou par ordre de dates; nous avons mis à quelques passages des notes qui pourront les éclaircir et en rendre la lecture plus agréable aux personnes dont la mémoire n'a pas conservé le souvenir de quelques faits historiques ou littéraires; et nous l'avons rendue plus complette en y insérant les pièces suivantes, qu'on chercheroit vainement dans les autres éditions :

1°. La ballade sur Escobar, dont nous devons une copie exacte à l'obligeance de M. *Barbier*, bibliothécaire du conseil d'état;

2°. Une ode anacréontique à madame Fouquet;

3°. Deux quittances pour la ballade à madame Fouquet;

4°. Un madrigal sur le mariage de M. de Mézières avec mademoiselle d'Aumont;

5°. Un madrigal pour le Roi;

6°. Une seconde ballade pour la naissance du duc de Bourgogne ;

7°. Vers pour des bergers et des bergères, pour une fête donnée à Troyes en 1678 ;

8°. Inscription tirée de Boissard ;

9°. Avertissement mis au-devant du recueil ayant pour titre : *Ouvrages de Prose et de Poésie des sieurs* DE MAUCROIX et DE LA FONTAINE ;

10°. Vers mis au bas du portrait de Mezzetin ;

11°. Épigramme contre Boileau ;

12°. Plusieurs variantes de texte, extraites de l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de La Fontaine*, par M. MARAIS. *Paris, Renouard*, 1811, 1 vol.

Nous avons fait précéder les ouvrages de La Fontaine par une *Vie* de cet homme célèbre, nouvellement rédigée par M. *L. S. Auger*. Si l'on veut se donner la peine de la comparer avec les Notices qui existent, et dont plusieurs cependant sont écrites par des hommes de mérite, l'on reconnoîtra sans doute que la *Vie de La Fontaine* pouvoit encore utilement exercer le talent d'un habile biographe.

Enfin, un *Vocabulaire de vieux mots* a été ajouté au volume des *Contes*. L'édition est ornée du portrait de La Fontaine, gravé d'après Edelingk par M. *Ribault*, et de 25 estampes dessinées par M. *Moreau le jeune*.

Mériter un favorable accueil des amateurs de bonnes éditions, est le but que nous nous sommes

proposé en confectionnant cette première édition format *in*-8° des *Œuvres de La Fontaine*; nous n'osons pas nous flatter de l'avoir atteint, mais nous avons la conviction de n'avoir rien négligé pour y parvenir.

LEF....

VIE

DE

LA FONTAINE (1).

Les événements peu nombreux dont se compose la vie de La Fontaine, n'ont presque pas d'autre intérêt que celui qu'ils reçoivent de son nom, et ils se trouvent écrits en vingt endroits. J'entreprends cependant de les écrire à mon tour. Je ne ferai point d'efforts pour donner une tournure nouvelle ou plus piquante à ceux qu'une tradition sûre a consacrés : je les rapporterai comme elle nous les a transmis. Mais il est certains faits dont les principaux détails varient au gré des écrivains; d'autres qui, présentés sous des aspects différents, ont donné lieu à des jugements presque opposés;

(1) Toutes les phrases et tous les mots imprimés en italique dans cette *Vie de La Fontaine*, ont été tirés textuellement de ses œuvres; il faut en excepter, bien entendu, les discours directs qui font partie des anecdotes.

d'autres, enfin, dont l'authenticité a été reconnue par ceux-ci et contestée par ceux-là. J'essaierai d'établir les véritables circonstances, de fixer les points douteux, de tirer des conséquences justes, et, quand je ne pourrai concilier les opinions, de fonder au moins la mienne sur des preuves convaincantes ou sur des raisonnements plausibles. En général, j'exercerai, autant qu'il dépendra de moi, cette espèce de critique qui puise ses arguments, non pas dans les calculs d'une probabilité souvent trompeuse, mais dans la connoissance exacte des temps et des personnages dont elle s'occupe. Quelques faits nouveaux pour la plupart des lecteurs seront ajoutés à ceux qui sont connus de tout le monde. Je les ai tirés de sources obscures et quelquefois suspectes; mais je les présenterai avec la réserve convenable. Au reste, je ne les admettrai qu'autant qu'ils s'accorderont avec l'idée qu'on a de La Fontaine; c'est dire assez qu'ils ne seront pas de nature à ternir sa mémoire.

Les événements de sa vie ne seront pas le principal objet de ce petit écrit, Je m'y attacherai particulièrement à peindre son caractère. La Fontaine, je le sais, l'a fait assez bien connoître dans ses actions, et surtout dans ses ouvrages : quel homme fut plus naïf et plus vrai? quel écrivain

fut moins auteur, moins porté à prendre un rôle, et à se donner, en présence du public, une autre attitude, une autre physionomie que la sienne? Mais l'image qu'on se fait de lui, d'après ses écrits, n'est composée que de quelques traits isolés, vagues, dispersés dans les *Fables* et dans les *Contes* : celle que j'entreprends de tracer sera formée d'un grand nombre de détails positifs, réunis, liés, et pour ainsi dire fondus ensemble ; et c'est La Fontaine lui-même qui me les fournira presque tous. Rarement je les irai prendre dans les ouvrages qu'il a destinés au public, et où, par une loi de bienséance que sa distraction ne l'empêchoit ni de reconnoître ni de respecter, il évitoit de parler trop souvent de lui-même. Je les irai chercher ordinairement dans le recueil de ses *Œuvres diverses*, recueil un peu volumineux, dont le goût pourroit vouloir retrancher quelques bagatelles peu dignes d'un grand poëte, mais d'où les lecteurs, amis de La Fontaine (et quel lecteur n'est du nombre?) ne consentiroient peut-être pas à exclure une seule pièce, parce que toutes servent à mieux faire connoître, à faire chérir davantage le meilleur et le plus naturel des hommes. Dans ces *Œuvres diverses*, qui s'appelleroient mieux *Œuvres privées*, puisque la plupart des pièces qu'elles

comprennent sont le produit de quelque commerce particulier, La Fontaine ouvre son âme toute entière, et la laisse épancher en liberté tous les sentiments dont elle est remplie. Avec les indifférents, la crainte du ridicule et la certitude de ne point intéresser répriment en nous un penchant qui ne nous est que trop naturel, celui qui nous porte à faire de nous et de ce qui nous regarde, l'objet favori de nos discours. Mais, entre amis, ce penchant cesse d'être de l'amour personnel et de l'égoïsme, puisque le propre de l'amitié est de confondre les intérêts des deux êtres qu'elle unit, et que rien de ce qui touche l'un, ne peut manquer de toucher l'autre également. Un ami véritable cède donc, avec une pleine sécurité, au besoin, au plaisir de parler de lui-même à son ami; il est sûr de lui faire partager toutes ses émotions diverses de joie ou de chagrin, d'espérance ou de crainte; et il pressent avec délices que des confidences si douces à faire, obtiendront en retour des épanchements plus doux encore à recevoir. Ce privilége de la tendre amitié, privilége exclusif en apparence, La Fontaine le transportoit à d'autres sentiments plus réservés de leur nature, parce que son âme affectueuse savoit faire entrer l'amitié elle-même dans des relations qui ne l'admettent pas ordinairement.

Ainsi, il confioit indistinctement toutes ses actions et toutes ses pensées aux amis dont sa tendresse regrettoit l'absence ; aux princes, aux héros à qui sa muse adressoit l'hommage de sa reconnoissance, de son admiration ou de son respect, et aux belles dont ses caprices amoureux divinisoient les charmes. C'est donc principalement dans les petits ouvrages consacrés à l'expression de ces divers sentiments, que je puiserai les traits de caractère et les détails de vie privée dont se composera le portrait moral de La Fontaine. Comme je ne ferai que les rassembler, sans en altérer aucunement la forme, La Fontaine se peindra véritablement lui-même : la peinture et la ressemblance, tout en sera mieux.

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. Son père, nommé, comme lui, Jean de La Fontaine, étoit maître particulier des eaux et forêts de ce duché ; et sa mère, Françoise Pidoux, étoit fille du bailli de Coulommiers. Il étudia sous des maîtres de campagne; d'autres disent à Reims, ville qu'il a toujours chérie (1). Quoi qu'il en soit, il n'apprit que le latin, et toute sa vie il ignora le grec. A l'âge

(1) Il n'est cité que je préfère à Reims.

Les Rémois.

de dix-neuf ans, il eut la fantaisie d'entrer à l'Oratoire. Cette congrégation, la plus libre de toutes, l'étoit encore trop peu pour son humeur volage et ennemie de la gêne; aussi n'y demeura-t-il que dix-huit mois, et c'étoit déjà pour lui un bien long séjour (1).

Il avoit vingt-deux ans, et son génie sommeilloit encore. Par hasard, un officier, en quartier d'hiver à Château-Thierry, lut devant lui, avec emphase, l'ode de Malherbe :

Le croirez-vous, races futures? etc.

« Il écouta cette ode, dit l'abbé d'Olivet, avec » des transports mécaniques de joie, d'admira- » tion et d'étonnement. » Aussitôt il se mit à lire Malherbe, à le méditer, à l'apprendre par cœur, à le déclamer, et enfin à l'imiter. Toujours l'instinct poétique précède le goût : cette imitation fut plutôt celle des défauts que des qualités du modèle. Un parent de La Fontaine, nommé Pintrel, homme de bon sens et de quelque savoir, choisi pour confident de

(1) J'ai lu ou entendu raconter qu'un jour à l'Oratoire, on surprit La Fontaine laissant tomber son bonnet carré, d'un étage élevé, dans la cour, et descendant le chercher pour remonter et le laisser tomber encore. Je ne garantis nullement cette anecdote, dont je ne puis même indiquer la source.

ses premiers essais, lui représenta qu'il falloit avant tout étudier les anciens (1). Il suivit ce sage conseil : Horace, Virgile, Térence, devinrent ses auteurs favoris; il fut charmé de leur noble simplicité; Malherbe alors lui parut *trop beau ou plutôt trop embelli*, et il abandonna pour toujours ce maître, qui *avoit pensé le gâter*. Lorsqu'il put fréquenter sans danger les modernes, il choisit parmi les François, Rabelais, Marot et Voiture : il s'est dit lui-même *le disciple de maître François, aussi bien que celui de maître Clément et de maître Vincent.* Sa passion pour les deux premiers n'étonnera personne; mais on pourra être surpris de son penchant pour Voiture. Cependant ce même Voiture, dont le nom ne réveille plus dans nos esprits que l'idée du style précieux et alambiqué, offre, en beaucoup d'endroits, le modèle d'une galanterie délicate et ingénieuse. La Fontaine n'eut pas la duperie d'être insensible à des traits fins, gracieux ou même énergiques, parce que les faux brillants de la recherche et de la subtilité s'y trouvoient mêlés : non-seulement il sut les admirer, mais encore il les jugea plus d'une fois dignes d'or-

(1) On a de ce Pintrel une traduction des *Épîtres de Sénèque*, publiée après sa mort par les soins de La Fontaine, à Paris, 1681.

ner ses propres écrits, et il n'a pas outré l'expression de sa reconnoissance, lorsqu'il a dit: *J'ai profité dahs Voiture.* (1). A ces auteurs il joignit d'Urfé, dont l'*Astrée* eut le privilége de l'amuser long-temps; il y goûtoit surtout ces riantes images de la nature champêtre, dont lui-même a souvent embelli ses ouvrages. Il lisoit peu nos autres écrivains françois : *il se divertissoit mieux*, disoit-il, avec les Italiens; et, parmi eux, il adopta de préférence l'Arioste, Boccace et Machiavel; non pas, j'imagine, le Machiavel du *Prince* et de l'*Histoire de Florence*, mais celui de la *Mandragore*, de la *Clitie* et de la nouvelle de *Belphégor*. On sait quelles obligations il a eues à tous les trois; ils lui ont fourni, non-seulement des modèles de poésie ou de narration, mais encore les joyeux sujets d'une partie de ses *Contes*. Il seroit trop extraordinaire qu'il n'eût point connu Cervantes, et n'en eût pas été *ravi* : il étoit d'un siècle où l'étude de la langue espagnole étoit

---

(1) On lit dans une lettre de Voiture au comte de Guiche : « Pour l'ordinaire, la fortune nous vend bien chèrement les » choses qu'il semble qu'elle nous donne. » On ne peut méconnoître dans cette phrase le type de ces deux beaux vers de *Philémon et Baucis* :

> Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
> Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

fort répandue en France; mais nous ignorons s'il eut le bonheur de pouvoir lire *Don Quichotte* dans l'original. Par la suite, il étendit davantage le cercle de ses lectures, et, pour ainsi dire, de ses relations littéraires avec les siècles passés et les peuples étrangers. La belle langue des Grecs lui étant inconnue, il lut leurs auteurs dans des traductions latines, et il fit particulièrement ses délices de Plutarque et de Platon. Le premier, peintre si naïf et si vrai dans ses *Vies des Hommes illustres*, discoureur si aimable et si ingénieux dans ses *Traités de morale*, lui procuroit à la fois de l'instruction et du plaisir. Mais Platon, le divin Platon, qu'il appelle quelque part *le plus grand des amuseurs*, le séduisoit bien plus encore par ses nobles pensées, ses rêveries sublimes, et ses belles formes de style, qu'il savoit apercevoir à travers la plate fidélité des versions latines. L'abbé d'Olivet a tenu ses exemplaires de Platon et de Plutarque; il les a vus chargés de notes de sa main, et il a remarqué que la plupart de ces notes étoient des maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses *Fables*. Celui qui trouvoit tant de charmes dans le commerce des philosophes, ne pouvoit négliger celui d'Homère, de ce grand poëte qu'Horace met au-dessus des plus grands moralistes, des chefs

épigrammes sur ce sujet sont de l'essence du conte ; et, en les prodiguant, il n'a fait que suivre ses modèles. Quant au mariage, il suffisoit que ce fût une chaîne, pour qu'il l'eût pris en aversion.

Avec une telle conduite et de tels sentiments, il devoit être peu susceptible de jalousie. On réussit cependant un jour à lui en donner, ou plutôt à lui persuader qu'il en falloit montrer. Il avoit un ami, nommé Poignan, capitaine de cavalerie retiré à Château-Thierry. Quelqu'un s'avisa de lui demander pourquoi il souffroit que ce Poignan vînt tous les jours chez lui. *Eh! pourquoi*, répondit-il, *n'y viendroit-il pas? c'est mon meilleur ami. Ce n'est pas ce que dit le public*, répliqua le charitable donneur d'avis: *on prétend qu'il ne va chez toi que pour madame de La Fontaine. — Le public a tort; mais que faut-il que je fasse à cela? — Il faut demander satisfaction à celui qui nous déshonore. —Eh bien! je la lui demanderai.* Le lendemain, à quatre heures du matin, il va trouver Poignan, le presse de s'habiller, et de le suivre avec son épée. Poignan le suit, sans savoir où ni pourquoi. Dès qu'ils sont hors de la ville: *Mon ami*, dit La Fontaine, *il faut nous battre.* L'autre en demande le motif, et représente d'ailleurs que la partie n'est pas égale.—*N'im-*

porte, le public veut que je me batte avec toi; et sur-le-champ il met l'épée à la main. Poignan tire la sienne, du premier coup fait sauter à dix pas celle du spadassin novice, et lui demande enfin de quoi il s'agit. *Le public prétend que ce n'est pas pour moi que tu viens tous les jours chez moi, mais pour ma femme. — Eh! mon ami, je ne t'aurois pas soupçonné d'une pareille inquiétude; je te proteste que je ne mettrai plus les pieds chez toi. — Au contraire*, reprend vivement La Fontaine, en lui serrant la main, *j'ai fait ce que le public vouloit: maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.*

Il faut que je dise tout de suite que La Fontaine eut un fils de son mariage : autrement je pourrois bien faire comme on prétend qu'a fait La Fontaine lui-même, c'est-à-dire, n'y plus songer. Ce fils fut d'abord élevé, jusqu'à l'âge de quatorze ans, par Maucroix, chanoine de Reims, ami intime de son père; et ensuite M. de Harlay, procureur-général, depuis premier président du parlement, se chargea de lui donner un état.

Plus occupé de la poésie que de ses affaires et de son ménage, sans soin du présent et sans souci de l'avenir, La Fontaine vivoit obscurément dans sa ville natale, lorsque la duchesse

de Bouillon, une des nièces du cardinal Mazarin, y fut exilée. La Fontaine lui fut présenté; et la même femme qui, depuis, par passion, par esprit de coterie, protégea la *Phèdre* de Pradon contre celle de Racine, goûta beaucoup le talent naïf du jeune poëte provincial. Les quatre sœurs Mancini ne péchoient pas par excès de pruderie : celle-ci engagea La Fontaine à travailler dans le genre badin, et lui permit même d'aller jusqu'au genre libre. Ce fut-là, dit-on, l'origine des *Contes*.

Rappelée de son exil, madame de Bouillon amena La Fontaine à Paris. Il trouva dans cette ville un oncle de sa femme, nommé Jannart, favori de Fouquet, et son substitut dans la charge de procureur-général. Admis chez le surintendant, il lui plut, et ressentit bientôt les effets de sa libéralité. Il eut de lui une pension, et il lui en fit une à son tour, dont les quartiers se payoient en vers. Fouquet perdit ses emplois et sa liberté; il s'en fallut peu qu'il ne perdît la vie. Les lettres se couvrirent alors d'une gloire bien plus rare, bien plus noble encore que celle des talents. Pélisson, mis à la Bastille, y composa pour son bienfaiteur, des plaidoyers, où la voix de la reconnoissance fit entendre l'accent même du génie; et le savant Lefèvre, père de la savante madame

Dacier, dédia un de ses ouvrages à Pélisson, enfermé dans un cachot, comme créature, comme complice d'un grand criminel d'état (1). Plus exempt d'intérêt que Pélisson, osant plus que Lefèvre, mais ne soupçonnant peut-être pas qu'un acte de fidélité pût s'appeler un acte de courage, La Fontaine implora la clémence du Roi dans sa belle et touchante élégie aux nymphes de Vaux. Je ne sais quel sentiment délicat et discret empêche de vanter le mérite poétique dont brille cette élégie. Il semble que l'on craigne de déplaire à La Fontaine, en paroissant plus sensible aux charmes d'un vain langage, qu'aux sentiments dont il est l'interprète, qu'à l'infortune de l'illustre accusé, et à la douleur du poëte reconnoissant. La Fontaine proposa à Louis XIV l'exemple de son aïeul Henri IV.

Du magnanime Henri qu'il contemple la vie:
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur.

---

(1) Il faut ajouter l'exemple du poëte Hesnault, qui, pour venger Fouquet, son bienfaiteur, fit un sonnet très-énergique contre Colbert. On en parla au ministre, qui demanda si le Roi y étoit offensé. On lui répondit que non. *Je ne le suis donc pas?* répliqua-t-il. Colbert ne se montra pas toujours si généreux.

Il est remarquable que, de tous les grands poëtes du dix-septième siècle, La Fontaine est le seul qui aït loué ce bon et grand Prince, dont la mémoire étoit alors toute récente. Faudroit-il donc croire que les autres ont craint de vanter un roi facile et populaire sous un roi fastueux et absolu? Quant au bon La Fontaine, on trouve tout simple qu'il ait aimé le bon Henri; et, puisqu'il étoit touché de ses vertus, il ne pouvoit manquer d'en faire l'éloge (1).

C'étoit trop peu d'une élégie pour soulager son âme oppressée; il composa une ode au Roi, et la fit parvenir à Fouquet lui-même, pour avoir son sentiment. Fouquet, plein de courage et de dignité dans son malheur, trouva que La Fontaine *demandoit trop bassement pour lui une chose qu'on doit mépriser*, c'est-à-dire, la vie. « C'est moi qui parle, répondit La Fontaine, moi qui demande une grâce qui nous » est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de

(1) C'est encore dans La Fontaine qu'on trouve le seul éloge poétique qui ait peut-être été fait de Catinat, sous le règne de Louis XIV. La Fontaine le qualifie *bon pour la main et bon pour le conseil*. Les autres poëtes sentoient-ils moins que La Fontaine le mérite de ce guerrier philosophe? ou craignoient-ils plus que lui de louer un homme qui n'étoit pas dans les bonnes grâces de madame de Maintenon?

» termes si humbles, si pathétiques et si pres» sants, que je ne m'en doive servir en cette » rencontre ». Quels si grands bienfaits Fouquet avoit-il donc répandus sur La Fontaine, pour lui inspirer tant de dévouement? quelques foibles sommes d'un argent dont le poëte fit toujours assez peu de cas; mais sa tendresse libérale ne mesuroit point la reconnoissance au bienfait, et ne croyoit pas qu'il lui fût possible de s'acquitter jamais. Sa douleur ne fut ni fastueuse, ni passagère; elle fut sincère et durable. Adressant à un ami, long-temps après le fatal événement, les fragments de ce *Songe de Vaux*, qu'il avoit entrepris pour célébrer la magnificence et le goût de son bienfaiteur, il lui dit:

Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et, d'un cœur généreux,
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi, ses amis disparurent;
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.

Par suite de la disgrace de Fouquet, M. Jannart fut exilé à Limoges. La Fontaine voulut le suivre. En passant par Amboise, il alla visiter le château où son bienfaiteur avoit été enfermé d'abord. N'ayant pu se faire montrer l'in-

térieur de la chambre, *il fut long-temps à en considérer la porte, et il se fit conter la manière dont le prisonnier étoit gardé.* « Je vous en ferois » volontiers la description, dit-il dans le récit » de son voyage; mais ce souvenir est trop » affligeant »; et cette description, qu'il ne vouloit pas faire, échappe aussitôt de sa plume, ou plutôt de son cœur, sans qu'il s'en aperçoive; puis il ajoute:

« Je l'ai faite insensiblement;
» Cette plainte a pour moi des charmes.

» Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arracher » de cet endroit. »

C'est à sa femme que La Fontaine adressa sa relation dans quatre lettres en prose mêlées de vers. En les écrivant, il s'étonnoit lui-même de sa complaisance et de son courage. « J'em» ploie les heures qui me sont les plus pré» cieuses, à vous faire des relations, moi qui » suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on » me parle après cela des maris qui se sont sacri» fiés pour leurs femmes : je prétends les sur» passer tous. » Sa femme ne lui étoit pas encore si indifférente, qu'il ne lui donnât de bons conseils, et ne s'occupât de lui inspirer des goûts un peu solides. « Vous ne jouez ni » ne travaillez, ni ne vous occupez du ménage,

» lui dit-il ; et hors le temps que vos bonnes » amies vous donnent par charité, il n'y a » que les romans qui vous divertissent..... Con- » sidérez, je vous prie, l'utilité que ce vous » seroit, si, en badinant, je vous avois accou- » tumée à l'histoire, soit des lieux, soit des » personnes ; vous auriez de quoi vous désen- » nuyer toute votre vie, pourvu que ce soit » sans intention de rien retenir, moins encore » de rien citer : ce n'est pas une bonne qua- » lité pour une femme d'être savante, et c'en » est une très-mauvaise d'affecter de paroître » telle. » Son fils n'étoit pas encore sorti non plus de sa pensée, et il songeoit du moins à lui procurer de l'amusement. On lit vers la fin de sa première lettre : « Faites bien des recom- » mandations à notre marmot, et dites-lui que » peut-être j'amenerai de ce pays-là (Limoges) » quelque beau petit chaperon pour le faire » jouer et lui tenir compagnie. »

A partir de cette correspondance, on ne trouve plus, dans ses écrits, aucune mention de sa femme. Ses relations avec elle devinrent de plus en plus rares, et elles finirent par cesser presque entièrement. Fixé à Paris par ses goûts et par ses liaisons, il ne retourna plus à Château-Thierry, où elle continuoit d'habiter, que pour vendre quelque portion de son bien :

il ne savoit pas le faire valoir autrement, et il eut bien raison de dire qu'il avoit *mangé son fonds avec son revenu.* Boileau, Racine, Chapelle, et d'autres amis l'accompagnoient ordinairement dans ces petits voyages. Il lui arriva une fois de mal quitter sa femme, et de passer plusieurs années sans l'aller voir. Racine et Boileau lui firent honte de cette longue brouillerie, et le déterminèrent à partir pour Château-Thierry. Il prend la voiture publique, arrive chez lui, et demande sa femme. Un valet qui ne le connoissoit pas, lui dit qu'elle est au salut. Il va de là chez un ami qui lui donne à souper, puis à coucher, et enfin le régale pendant deux jours. La voiture repart pour Paris; il y reprend sa place. Quand ses amis le revoient, ils lui demandent s'il est réconcilié avec sa femme. *J'ai été pour la voir,* leur dit-il, *mais je ne l'ai pas trouvée; elle étoit au salut.*

On avoit fait entrer La Fontaine, en qualité de gentilhomme ordinaire, chez madame Henriette d'Angleterre, la première femme de MONSIEUR, cette princesse séduisante, dont il avoit décrit si complaisamment les charmes dans une de ses odes. MADAME ayant été enlevée par une mort aussi prématurée que soudaine, il ne fut que très-peu de temps auprès d'elle. A cette époque, il avoit peut-être vendu de son

bien tout ce qu'il en avoit pu vendre, et probablement il ne savoit guère mieux tirer parti de ses ouvrages que de ses propriétés. Les bienfaits de Louis XIV, qui alloient chercher jusque dans le Nord des savants étrangers presque ignorés aujourd'hui, ne vinrent point trouver un des hommes qui devoient le plus honorer son règne et la nation. On croit que Colbert, dispensateur des grâces du Monarque, avoit la foiblesse de conserver quelque ressentiment contre la muse fidèle qui avoit pleuré les malheurs de Fouquet (1); et le Monarque luimême, jaloux de tout ce qui pouvoit contribuer à la magnificence et aux plaisirs de sa cour, ou n'apercevoit pas, ou goûtoit peu le mérite d'une poésie appliquée à de petits objets, et peignant la simple nature avec une fidélité naïve, que les rois, trop éloignés du modèle, ne savent point apprécier. Louis XIV admiroit les vastes compositions où Lebrun représentoit, avec un *grandiose* de convention et une pompe presque théâtrale, les héros, les batailles et les triomphes; il bannissoit de ses appartements les petits tableaux où

---

(1) Cela n'empêcha pas La Fontaine de consacrer des vers à la louange de Colbert, dans son poëme du *Quinquina*, et de vanter particulièrement *les faveurs qu'il faisoit aux savants.*

Téniers ne faisoit que retracer, avec une vérité parfaite, les plaisirs, les combats et les amours rustiques. Quoique privé presque seul des bienfaits de son Roi, La Fontaine le louoit aussi souvent, d'aussi bonne grâce, et au moins aussi sincèrement que les écrivains les plus comblés de ses présents. Il disoit sans humeur, et avec une modestie charmante:

Ce n'est point pour mes vêrs que ses faveurs sont faites ;
Il ne m'appartient pas d'importuner les dieux.

Cependant, pour parler un peu son langage, il étoit quelques *demi-dieux* auxquels il ne craignoit pas d'adresser ses hommages et en même temps ses demandes ingénues. Il n'eut à rougir ni des louanges qu'il donna, ni des bienfaits qu'il reçut. Tous ceux qui furent ses héros et ses bienfaiteurs, étoient plus grands encore par leur mérite que par leur naissance: c'étoient le grand Condé, les princes de Conti, le duc et le grand-prieur de Vendôme. Mais les marques de leur noble libéralité étoient plus flatteuses pour La Fontaine qu'elles ne lui étoient profitables. Non-seulement il *tenoit l'argent chose peu nécessaire*, mais même il s'en débarrassoit promptement comme de chose superflue et incommode. Il n'administroit pas mieux ses deniers que ses biens-fonds. C'étoit

un enfant incapable de pourvoir lui-même à ses besoins : il falloit qu'on le recueillît et qu'on prît soin de lui. Une femme qui aimoit les lettres et la philosophie, madame de la Sablière, le retira dans sa maison, où elle donnoit déjà un logement à Bernier, qui fit pour elle un *Abrégé de Gassendi.* Elle procuroit à son nouvel hôte, qui ne s'en apercevoit pas, toutes les choses nécessaires à la vie; de plus, elle dirigeoit sa conduite, et le faisoit songer à ces devoirs de bienséance, qu'il n'étoit que trop sujet à oublier. Il venoit de former un recueil en deux volumes, véritable monument d'amitié, où plusieurs de ses ouvrages en vers étoient associés à des traductions en prose de son ami Maucroix. Madame de la Sablière l'avertit qu'il convenoit de le dédier à M. de Harlay, le même qui s'étoit chargé d'établir son fils. Il obéit; et, dans la dédicace même, il eut la naïveté de dire qu'il agissoit par le conseil de madame de la Sablière :

Iris m'en a l'ordre prescrit.

Il reconnoissoit les bontés de sa bienfaitrice à sa manière, c'est-à-dire, en l'aimant, en lui *bâtissant un temple dans ses vers*, et en lui donnant les prémices de tous les jeux de sa muse. Écrivant de Château-Thierry à Racine,

et lui envoyant quelques vers qu'il y avoit faits, il termine ainsi sa lettre : « Je vous prie, » ne montrez ces vers à personne; car madame » de la Sablière ne les a pas encore vus. »

Il trouva toute sorte de biens dans l'asile que lui avoit donné cette femme généreuse. Débarrassé des soins qui concernent la vie, il s'abandonna à cette molle incurie, et à cette paresse doucement occupée, qui contribuèrent peut-être à répandre dans ses vers un charme, un abandon que n'ont pas les écrits faits à la tâche, et inspirés par le besoin. Se faisant expliquer par son ami Bernier, qu'il pouvoit voir à toute heure, les principes de la philosophie naturelle d'Épicure et de Descartes, il enrichissoit le trésor de ses idées et de ses images poétiques. Il dut à ces savants entretiens de se montrer, dans plusieurs de ses fables, et surtout dans son poëme du *Quinquina*, un digne *rival de Lucrèce* dans l'art de prêter les formes et les couleurs de la poésie aux phénomènes cachés de la matière et de la pensée. Il demeura près de vingt ans chez madame de la Sablière, et il n'en sortit que lorsqu'elle fut morte. Il étoit devenu un hôte naturel de cette maison, et en quelque sorte la propriété de la maîtresse. Un jour que celle-ci avoit congédié à la fois tous ses domestiques : *Je n'ai gardé avec moi*,

dit-elle, *que mes trois animaux, mon chien, mon chat et La Fontaine.*

Furetière prétend que La Fontaine brigua, pendant sept années, une place à l'Académie. La Fontaine briguant une place, et la briguant avec cette longue persévérance, voilà ce qu'il est bien difficile de croire. Il est cependant vrai qu'il désira le fauteuil assez long-temps avant de l'obtenir. La première fois qu'il se mit sur les rangs, un ennemi, ou plutôt un rigoriste, jeta sur le bureau le recueil des *Contes;* et cette espèce de délation, faite si ouvertement, enchaîna le zèle de ceux que scandalisoit le moins la licence de ces joyeux écrits. Furetière dit encore que La Fontaine ne fut redevable de son admission qu'aux ennemis qu'avoit alors son compétiteur. Ce compétiteur étoit Boileau : il est possible, en effet, que plusieurs académiciens aient pardonné plus volontiers, dans ce moment, les atteintes portées à la morale par le conteur, que les blessures faites à leur amour-propre par le satirique. Ce qui est certain, c'est que La Fontaine fut reçu à la majorité de seize voix contre sept. Le Roi, dont on avoit intéressé la religion, et qui d'ailleurs étoit fâché que Boileau n'eût pas été préféré, prétendit qu'il y avoit eu *du bruit et de la cabale* dans l'Académie, et

différa, pendant six mois, de donner son agrément à l'élection. Il le donna lorsque Despréaux eut été nommé à son tour; et, après avoir témoigné son contentement de ce dernier choix, il dit : *Vous pouvez recevoir incessamment La Fontaine; il a promis d'être sage.* En effet, dans l'intervalle il avoit adressé au Roi une ballade, dans l'envoi de laquelle il le prioit de rassurer ses *muses inquiètes*, au sujet de *certains jeux*, de *certains récits blâmés par quelques esprits*, et s'engageoit à ne plus s'occuper de pareilles *sornettes* (1).

Furetière, qui ne se lasse point d'attribuer à

---

(1) Ces Contes, pour lesquels La Fontaine fut dénoncé à l'Académie et à Louis XIV, avoient obtenu deux fois le privilége du Roi pour l'impression, le 20 octobre 1665, et le 6 juin 1667. Le 5 avril 1675, il y eut une sentence ou ordonnance de police rendue contre le recueil intitulé : *Nouveaux Contes de M. de La Fontaine*. En dix ans, il s'étoit fait un grand changement dans les idées du Gouvernement sur la décence des écrits destinés au public : la dévotion du Roi en étoit cause. Dans les commencements de son règne on voyoit paroître, avec privilége, des ouvrages où les mots obscènes étoient prodigués.

Marais, auteur d'une *Vie de La Fontaine*, raconte que notre poëte ayant voulu remettre lui-même au Roi la ballade dont j'ai parlé ci-dessus, s'étoit fait présenter par un grand seigneur; mais qu'il avoit bien long-temps cherché sa ballade dans ses poches sans l'y trouver, puisqu'il avoit oublié de l'y mettre, et que le Roi lui avoit dit avec bonté que ce seroit pour une autre fois.

La Fontaine les choses les plus contraires à son humeur, assure qu'il étoit de la plus grande assiduité à l'Académie, à cause des jetons qu'on y recevoit, et qu'il étoit si avide de cette espèce de rétribution, qu'il s'en faisoit indemniser par ceux qui lui faisoient manquer une séance. Louis Racine rapporte une anecdote qui dément cette imputation, si bien démentie d'ailleurs par le caractère de La Fontaine. Un jour il arriva à l'Académie trop tard pour participer à la distribution des jetons; ses confrères, qui l'aimoient tous, dirent, d'un commun accord, qu'il falloit, en sa faveur, faire une exception à la règle. *Messieurs*, leur dit-il, *cela ne seroit pas juste; je suis venu trop tard, c'est ma faute.* Cette preuve de désintéressement fut d'autant mieux remarquée, ajoute Louis Racine, qu'un moment auparavant, un académicien extrêmement riche, et qui, logé au Louvre, n'avoit que la peine de descendre de son appartement pour venir à l'Académie, en avoit entre ouvert la porte, et, s'étant aperçu qu'il arrivoit trop tard, l'avoit refermée pour remonter chez lui. Une autre fois, La Fontaine partit de trop bonne heure pour l'Académie; mais il n'est pas sûr, pour cela, qu'il y soit arrivé à temps. Étant à dîner chez M. le Verrier, il s'ennuie de la conversation et se lève de table; on lui

demande où il va ; il répond : *A l'Académie.* On lui représente qu'il n'est encore que deux heures : *Je le sais bien*, dit-il; *aussi je prendrai le plus long*. Il est impossible de dire aux gens avec plus d'ingénuité qu'on s'ennuie en leur compagnie. Il ne s'amusoit pas non plus beaucoup à l'Académie, et il est probable qu'il y prenoit souvent, comme au sermon, le parti de dormir. Il dit quelque part :

Quarante beaux-esprits certifieront ceci :
Nous sommes tout autant qui dormons comme d'autres
Aux ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous.

Dans les derniers temps de sa vie, les conférences académiques étoient devenues son unique plaisir : il n'en pouvoit plus goûter d'autres. « Je ne sors point, écrivoit-il un mois » avant sa mort, si ce n'est pour aller un peu » à l'Académie, *afin que cela m'amuse.* » Le tour de la phrase est pourtant singulier ; il laisse dans le doute si La Fontaine trouvoit à l'Académie le plaisir qu'il y alloit chercher.

L'année qui suivit son admission dans cette compagnie, Furetière en fut exclus pour l'affaire de son Dictionnaire, et c'est cet événement qui fut cause de sa haine contre La Fontaine, jusque-là son ami. L'opinion commune

est, qu'au scrutin qui devoit décider de son sort, La Fontaine, dont l'intention étoit de mettre une boule blanche, mit une boule noire par distraction. Quelle qu'ait été la cause de ce vote défavorable, Furetière en conçut une violente animosité contre La Fontaine. Il la fit éclater indécemment dans un de ses *Factums*, où il appelle son ancien ami un *Arétin mitigé;* le dénonce pour ses *Contes* aux chefs de la magistrature et de la religion; enfin, prétend que, s'il a fait, dans la *Coupe enchantée*, l'éloge du c...age volontaire, c'est qu'apparemment il s'en est bien trouvé. La Fontaine ne porta aucune plainte; son unique vengeance fut une épigramme, assez injurieuse, à la vérité, puisqu'il y est question de coups de bâton. Furetière riposta, et, comme il avoit déjà fait, outragea la femme pour se venger du mari. Tous les honnêtes gens furent révoltés de ses procédés; madame de Sévigné, entre autres, fit éclater beaucoup d'indignation contre son *vilain Factum*.

La Fontaine eut encore une autre querelle. Lulli lui ayant demandé les paroles d'un opéra, il s'étoit mis aussitôt à traiter le sujet de Daphné. Lulli, après l'avoir amusé quelque temps, refusa l'ouvrage comme n'étant pas propre à être mis en musique. Fâché d'avoir pris une peine

inutile, piqué d'un refus assez mortifiant, poussé d'ailleurs, comme il le dit lui-même, par la *ville* et la *cour*, les *amis* et les *indifférents*, il *employa le peu qu'il avoit de bile* à composer une satire intitulée le *Florentin*. Cette satire, on ne peut le dissimuler, renferme des personnalités dures et même grossières; mais Lulli avoit un caractère si vil et des mœurs si dépravées, qu'on ne pouvoit guère lui dire ses vérités sans tomber dans l'injure et le cynisme. La Fontaine s'apaisa aussi promptement qu'il s'étoit mis en colère. Madame de Thiange ayant entrepris de le réconcilier avec Lulli, il promit de faire le *panégyrique* du Florentin, si celui-ci le faisoit travailler quelque jour pour le Roi. Il n'alla pas jusqu'à louer Lulli, qui ne fit rien pour acheter ses éloges; mais, peu d'années après leur querelle, il l'obligea sans intérêt, en composant pour lui deux pièces de vers qu'il vouloit présenter au Roi avec la partition des opéras d'*Amadis* et de *Roland*. On pourroit trouver dans toute cette conduite un peu de légèreté, d'inconséquence; mais c'étoit en fait d'amitié ou de reconnoissance, non pas en fait de haine ou de ressentiment, que le bon La Fontaine se piquoit de constance.

S'il eut querelle avec deux hommes, dont

l'un fut constamment décrié, et l'autre souilla la fin de sa vie par une action déloyale et des écrits calomnieux, en revanche, il fut lié d'une amitié étroite et solide avec la plupart des hommes de son siècle, les plus distingués par le talent et le caractère. Molière, Racine, Boileau, Chapelle, Chaulieu, Lafarre, étoient chéris de lui, et le chérissoient de même. Ils aimoient en lui sa bonhommie, son ingénuité, sa douceur, tout jusqu'à cette simplicité qui le rendoit l'objet de leurs plaisanteries, et dont ils abusoient, dit-on, quelquefois. Il essuyoit, sans jamais se fâcher, *leurs niches et leurs brocards;* il est vrai que souvent il ne s'en apercevoit pas. Il n'inquiétoit l'amour-propre d'aucun d'eux, et peut-être, par cette raison, leur attachement pour lui étoit-il plus confiant et plus affectueux. « Il passoit seulement, dit Louis » Racine, pour un faiseur de fables, et ces fables » n'étoient pas encore connues. On n'avoit point » eu le temps d'y découvrir ces grâces cachées » qui font tous les jours croître sa gloire, parce » que tous les jours on en découvre de nou- » velles. » Parmi ses contemporains, Molière seul pensa qu'il pouvoit bien être un homme de génie. Il avoit à souper, Racine, Boileau, La Fontaine et Descôteaux, célèbre musicien du temps. La Fontaine étoit ce jour-là, encore

plus qu'à son ordinaire, plongé dans une profonde rêverie. Racine et Boileau, pour le tirer de cette espèce de léthargie, se mirent à le railler, et si vivement, qu'à la fin Molière en eut pitié, et se penchant vers son voisin, lui dit tout bas : *Ne nous moquons pas du bonhomme; il vivra peut-être plus que nous tous* (1). Molière et La Fontaine, poëtes si originaux, peintres si vrais de la nature, et seuls dignes du surnom d'*inimitable*, qui leur est commun à tous deux, devoient mutuellement apprécier leur génie, et pressentir leur immortalité. De bonne heure, La Fontaine avoit été frappé du talent de Molière. Venant de Vaux, où l'on avoit joué les *Fâcheux*, il mande à son ami Maucroix, que cette comédie a *charmé toute*

---

(1) C'est ainsi que Louis Racine rapporte ce mot. D'autres le citent de cette manière : *Nos beaux-esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.* La leçon de Louis Racine me semble préférable à tous égards. Non-seulement elle mérite plus de confiance, venant d'un homme qui avoit trouvé dans sa famille même et dans la fréquentation de Boileau, la tradition de tout ce qui concernoit les grands poëtes du siècle de Louis XIV; mais encore Molière, s'associant, pour ainsi dire, au tort de ses convives, et se mettant du nombre de ceux qui, suivant lui, pourroient bien ne pas vivre aussi longtemps que La Fontaine dans la postérité, parle d'une manière plus convenable, plus modeste, moins caustique, en tout plus digne de lui.

la cour; il en est ravi; car Molière est son homme. Il a prédit autrefois,

« Qu'il alloit ramener en France
» Le bon goût et l'air de Térence. »

Enfin, il se réjouit de ce que, grâce à Molière, *Jodelet n'est plus à la mode*, et que, pour réussir *il ne faut plus quitter la nature d'un pas.* Une autre anecdote achèvera de nous le montrer dans la société de ses amis, donnant lieu à leurs railleries par sa préoccupation habituelle. Dînant avec Molière, Boileau et quelques autres, il cherchoit à prouver, contre l'opinion de Molière, l'invraisemblance des *à parte* qui, faits pour être entendus par les spectateurs les plus éloignés, ne sont pourtant pas censés l'être par l'acteur le plus proche de celui qui les dit. Quand il crut avoir suffisamment soutenu sa thèse, il retomba dans sa rêverie ordinaire. Alors Boileau s'avisa de dire bien haut à ses oreilles : *Parbleu, il faut avouer que ce La Fontaine est un grand coquin, un grand maraud;* et il continua quelque temps sur ce ton, sans que La Fontaine y fît la moindre attention. Enfin, les éclats de rire de toute la société le firent sortir de son assoupissement. *Comment*, lui dit Boileau, *pouvez-vous condamner les* à parte, *vous qui, seul de la*

compagnie, n'avez rien entendu de ce que je viens de dire tout haut, à vos côtés et contre vous? Cet argument *ad hominem* n'est qu'une plaisanterie ; mais je ne serois pas surpris que La Fontaine en eût été ébranlé un moment.

Madame de la Sablière étant morte, il se trouva dans la même détresse et dans un embarras peut-être encore plus grand, que lorsqu'il étoit entré chez elle. Accoutumé depuis long-temps à tout recevoir d'une seconde providence, dont la main lui étoit, en quelque sorte, cachée, il devoit savoir moins que jamais comment on pourvoit soi-même aux besoins de son existence. La duchesse de Bouillon, sa première protectrice, qui étoit alors en Angleterre auprès de sa sœur la duchesse de Mazarin, entreprit de l'attirer dans ce pays. Saint-Evremont la seconda dans ce projet auquel plusieurs Anglois de distinction s'intéressèrent. La Fontaine écouta les propositions qui lui furent faites, et commença même à apprendre l'anglois. Mais cette étude longue et pénible l'eut bientôt rebuté. D'ailleurs, les libéralités du jeune duc de Bourgogne, inspirées peut-être par Fénelon, le décidèrent à rester dans sa patrie. Quelle honte pour la France, si un de ses plus grands poètes eût été obligé, dans sa

vieillesse, d'aller chercher un asile et du pain sur une terre étrangère !

La Fontaine tomba malade dangereusement, vers la fin de l'année 1692. D'après les représentations de quelques amis, il fit venir un confesseur. Celui-ci l'exhortant d'abord à faire des aumônes et des prières : *Pour des aumônes,* dit-il, *je n'en puis faire, je n'ai rien; mais on fait une nouvelle édition de mes Contes, et le libraire m'en doit donner cent exemplaires. Je vous les donne : vous les ferez vendre pour les pauvres.* Le confesseur, aussi simple que son pénitent, alla consulter un casuiste pour savoir s'il pouvoit recevoir cette aumône. Un autre ecclésiastique, homme d'esprit, dont le père étoit lié avec La Fontaine, se fit présenter chez lui par un ami commun, et masquant d'abord l'objet de sa visite, amena insensiblement l'entretien sur les matières de religion. La Fontaine fit quelques objections auxquelles l'autre répondit en homme qui venoit d'apprendre, sur les bancs de la Sorbonne, à ne jamais rester sans réponse. *Je me suis mis depuis quelque temps,* dit ensuite le malade, *à lire le Nouveau Testament. Je vous assure que c'est un fort bon livre; oui, ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est celui de l'éternité des*

peines. Je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. Il finit pourtant par *se rendre* sur ce dogme terrible; mais du moins il se persuada que les tourmens éternels, en raison de leur éternité même, auroient, à la longue, moins d'intensité: *J'aime à croire*, disoit-il, *que les damnés s'accoutumeront à leur état, et finiront par se trouver dans l'enfer comme le poisson dans l'eau.* Voilà bien l'orthodoxie d'un bonhomme. Après dix ou douze jours de ces conférences théologiques, La Fontaine, convaincu, ou comme le dit le père Poujet lui-même, *mis en état de n'avoir plus rien à répondre*, consentit à faire une confession générale, si toutefois il pouvoit en venir à bout, ce dont il doutoit fort. Avant de recevoir l'aveu de ses péchés, le confesseur exigea deux choses: l'une, qu'il fît à Dieu le sacrifice d'une comédie achevée récemment; l'autre, qu'il lui demandât pardon de ses *Contes*, aussi publiquement que les circonstances le permettroient. Sur la première condition, il consulta en Sorbonne, et la réponse des docteurs s'étant trouvée conforme à la décision du confesseur, il jeta sa pièce au feu. Quant à l'amende honorable pour ses *Contes*, il ne prit l'avis de personne et fit une grande résistance. Il ne lui étoit jamais entré dans la pensée que

cet ouvrage pût être pernicieux. Il dit dans la préface même du recueil : « S'il y a quelque » chose qui puisse faire impression sur les » âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces » *Contes* : elle passe légèrement. Je craindrois » plutôt une douce mélancolie, où les romans » les plus chastes et les plus modestes sont très- » capables de nous plonger, et qui est une » grande préparation pour l'amour. » Il est certain que les *Contes* de La Fontaine peuvent tout au plus enflammer les sens de la jeunesse encore novice, et lui inspirer un libertinage passager ; tandis que nous avons vu des romans, ayant de grandes prétentions à la morale, gâter l'esprit des jeunes gens, égarer leur sensibilité, et les faire tomber dans de folles passions qui devoient faire le malheur et la honte de toute leur vie. La Fontaine ne se bornoit pas à croire que ses *Contes* fussent sans danger ; il alloit jusqu'à penser qu'ils pouvoient être, en quelque façon, utiles aux bonnes mœurs. Il disoit :

J'ouvre l'esprit et rends le sexe habile
A se garder de cent piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

On auroit tort de prendre ceci pour un jeu d'esprit, pour une saillie de poëte ; c'est l'expres-

sion sincère de son opinion. Toujours *vrai en prose* (1), il ne l'étoit pas moins en vers, et, comme disoit son confesseur, il étoit *aussi simple dans le mal que dans le bien.* Enfin, on parvint à lui persuader qu'il avoit commis un grand crime en composant ses *Contes;* il promit d'en demander pardon à Dieu publiquement, et il lui fut permis de faire sa confession générale. C'est sans doute au milieu de tous ces débats, que sa garde dit au P. Poujet : *Eh! ne le tourmentez pas tant, il est plus bête que méchant: Dieu n'aura pas le courage de le damner.* Sa maladie ayant augmenté, on jugea à propos de lui donner le viatique; et, avant de le recevoir, il fit amende honorable, en présence d'une députation de l'Académie, qu'il avoit demandée pour la rendre témoin de cet acte de repentir. Le jour même de la triste cérémonie, le duc de Bourgogne, pour le dédommager de ce qu'il perdoit en renonçant au produit de ses *Contes,* lui envoya cinquante louis, en s'excusant de ce qu'il lui envoyoit si peu.

La Fontaine ne mourut point de cette maladie; il y survécut encore plus de deux ans.

---

(1) Madame de la Sablière disoit : *M. de La Fontaine ne ment point en prose.* Suivant son ami Maucroix, « c'étoit l'âme » la plus sincère et la plus candide qui fût jamais. »

La première fois qu'il se rendit à l'Académie, il y renouvela la réparation et les promesses qu'il avoit faites devant la députation. Une de ces promesses étoit de ne plus employer son talent pour la poésie qu'à des sujets sacrés. Ce talent étoit bien tombé, et Dieu se trouvoit plus mal partagé que ne l'avoit été le monde; mais il est trop ordinaire de ne lui consacrer que des restes en tout genre, et il est trop heureux pour les foibles mortels qu'il consente à s'en accommoder. Quelques-uns prétendent que La Fontaine ne fut pas entièrement fidèle à son engagement, et ils en veulent trouver la preuve dans le début du conte de la *Clochette*, où l'auteur dit qu'il avoit *juré de renoncer à tout conte frivole*. La preuve est mal choisie; car ce conte de la *Clochette* fait partie d'un recueil publié en 1685, huit ans avant la conversion. M. et madame d'Hervart avoient prodigué à La Fontaine, pendant sa maladie, les soins les plus tendres et les plus assidus. Leur amitié fut alarmée de le voir, plus que septuagénaire, et à peine échappé à la mort, habiter une maison étrangère, et ne recevoir d'autres soins que ceux d'une femme à gages: ils résolurent de lui offrir un appartement dans leur maison. Comme M. d'Hervart étoit en route pour lui en aller faire la proposition, il le rencontre

dans la rue, et sur le champ il entre en matière : *Venez loger chez nous*, lui dit-il. *J'y allois*, répond La Fontaine. Ce mot est un de ceux qu'il ne faut pas commenter. Madame d'Hervart fut pour La Fontaine une autre madame de la Sablière; comme celle-ci, dit-on, elle faisoit mettre sur le lit du bonhomme, un habit neuf en place du vieux, échange dont il ne s'apercevoit que quand quelqu'un lui faisoit compliment sur sa nouvelle parure. On peut remarquer que ses bienfaiteurs les plus affectionnés et les plus généreux ont été des femmes, ont appartenu à ce sexe qui fut si constamment en butte aux traits de son innocente et ingénieuse malice. Il aimoit trop les femmes pour n'en pas obtenir au moins de l'amitié; et sa manière d'en médire étoit presque faite pour lui mériter leur amour.

On ne sait rien sur ses derniers moments. Il vit arriver sa fin avec résignation, et la prédit avec assez de justesse : un mois auparavant, il écrivoit à son vieil ami Maucroix: « Le meilleur » de tes amis n'a plus à compter sur quinze » jours de vie. » Il mourut à Paris, rue Plâtrière, le 13 mars 1695, âgé de soixante-quatorze ans, et fut inhumé dans le cimetière de la petite église de Saint-Joseph, à l'endroit même où, vingt-deux ans auparavant, on avoit placé son

ami Molière, dont la naissance avoit précédé la sienne d'un an seulement. Dans les derniers temps de sa vie, il s'étoit imposé les plus grandes austérités, et lorsqu'on l'ensevelit, on le trouva couvert d'un cilice. Cette circonstance a été exprimée en beaux vers par Louis Racine :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice.

On a beaucoup parlé des distractions de La Fontaine, et de cette ingénuité excessive qui donnoit quelquefois à ses discours une assez forte apparence de niaiserie, et presque de stupidité. On en a cité un grand nombre de traits, parmi lesquels plusieurs ont paru à quelques personnes, faux ou du moins exagérés. Il est bien difficile pourtant de discerner ceux qu'on peut admettre, d'avec ceux qu'on doit rejeter. La préoccupation, cet état dont le propre est de nous renfermer, pour ainsi dire, au-dedans de nous-mêmes, et d'interrompre toute communication entre notre esprit et les objets extérieurs, donne lieu, chez tous les hommes qui y sont sujets, soit à des discours, soit à des actions approchant de la folie. L'homme plongé très-avant dans la méditation

ou la rêverie, ressemble beaucoup à l'homme enseveli dans un profond sommeil. Lorsque, s'éveillant de lui-même en sursaut, ou réveillé brusquement par d'autres, il veut parler avant d'avoir eu le temps de reprendre ses sens et de rentrer en possession de ses idées; ce qu'il dit est presque toujours un quiproquo, une disparate, une absurdité enfin. La réflexion n'ayant point de part aux discours tenus dans un pareil moment, un homme d'esprit n'est pas plus à l'abri qu'un sot de dire des sottises; et peut-être un homme de génie y est-il plus exposé que l'un et l'autre, parce que sa préoccupation est ordinairement plus profonde. Je l'avouerai donc, les plus fortes distractions attribuées à La Fontaine peuvent exciter ma surprise, mais non pas mon incrédulité, et les plus ridicules ne dégradent en rien l'image que je me suis faite de son beau génie et de son aimable caractère. Ceux qui ne savent point concilier l'idée de tant d'ouvrages enchanteurs, avec celle de tant de disparates étranges, comme si l'imagination qui enfante les uns, et la distraction qui laisse échapper les autres, n'étoient pas deux choses absolument distinctes et indépendantes; ceux-là, dis-je, en rejetant quelques traits qui leur sembloient peu honorables pour La Fontaine, ont fortifié leur critique du

témoignage de sa famille, qui a réclamé contre le portrait qu'on avoit tracé de sa personne; mais ces réclamations des familles, très-respectables dans leur motif, sont très-suspectes par ce motif même : ou la tendresse des parents ne leur a pas permis d'apercevoir ce qui frappoit tous les yeux; ou plutôt elle leur a fait la loi de démentir une vérité qu'elle ne reconnoissoit qu'avec peine; on a vu beaucoup d'exemples de ces honnêtes mensonges. Les sceptiques dont je parle, ont encore prétendu qu'il étoit impossible de croire qu'un homme admis dans la société des Conti et des Vendôme, fût tel dans le monde, qu'on s'est plu à nous le représenter. On pourroit répondre que la rêverie, état fréquent et même habituel chez La Fontaine, n'étoit cependant pas un état constant, et que l'envie de plaire à ses nobles bienfaiteurs, l'éclat varié des personnages et des objets dont ils étoient environnés parvenoient, pendant quelque temps, à éloigner de lui cette espèce de sommeil auquel il s'abandonnoit si facilement dans des réunions plus privées et plus familières. D'ailleurs, les princes que l'on cite étoient plus aimables que fiers, et ils avoient assez d'esprit pour s'amuser du singulier contraste qu'offroient la personne et le génie de La Fontaine. Au reste, je ne tiens pas fortement

à croire que tous les traits de distraction et de simplicité qu'on raconte de lui, ont réellement eu lieu. Il me paroît même probable que quelques-uns ont été exagérés, comme il arrive à la plupart des choses qui sont déjà extraordinaires et promettent de l'effet. J'ai voulu dire seulement qu'on n'en pouvoit absolument rejeter aucun par aucune bonne raison, et qu'on pouvoit les admettre tous, sans porter le moindre préjudice à l'honneur de La Fontaine. Pour moi, je vais ajouter à ceux que j'ai déjà rapportés, tous ceux que me fournissent encore les écrivains dignes de quelque confiance.

Mais il faut auparavant que je fasse connoître l'extérieur de La Fontaine, et sa manière d'être, en général. Louis Racine, si voisin de ces temps, si bien instruit de ce qui s'y passoit, et si incapable de trahir la vérité, représente ainsi l'auteur des *Fables* : « Autant il étoit aimable par » la douceur du caractère, autant il l'étoit peu » par les agréments de la société. Il n'y mettoit » jamais rien du sien; et mes sœurs qui, dans » leur jeunesse, l'ont souvent vu à table chez » mon père, n'ont conservé de lui d'autre idée » que celle d'un homme fort malpropre et fort » ennuyeux. Il ne parloit point ou vouloit tou- » jours parler de Platon. » L'abbé d'Olivet, non moins bien informé, non moins véridique, a

tracé un portrait assez semblable à celui qu'on vient de voir. « A sa physionomie, dit-il, on » n'eût pas deviné ses talents. Un sourire niais, » un air lourd, des yeux presque toujours » éteints, nulle contenance; rarement il com- » mençoit la conversation, et même, pour l'or- » dinaire, il y étoit si distrait qu'il ne savoit ce » que disoient les autres. Il rêvoit à toute » autre chose, sans qu'il eût pu dire à quoi il » rêvoit. Si pourtant il se trouvoit entre amis, » et que le discours vînt à s'animer par quel- » que agréable dispute, alors il s'échauffoit vé- » ritablement, ses yeux s'allumoient, c'étoit » La Fontaine en personne, et non pas un fan- » tôme revêtu de sa figure. » L'auteur du *Parnasse françois*, qui pouvoit l'avoir vu, le dépeint de la même manière. Il ajoute qu'il alloit volontiers manger chez les personnes qui l'invitoient, et qu'il faisoit honneur au repas par son grand appétit, mais qu'il rendoit inutiles tous les efforts qu'on faisoit pour obtenir autre chose de lui. La fameuse madame Cornuel vit échouer deux fois toute la vivacité de son esprit contre l'obstination de son silence. Il menoit souvent avec lui un de ses bons amis nommé Gaches; et, quand on le prioit de réciter quelques-uns de ses fables ou de ses contes, il répondoit naturellement qu'il n'en savoit pas,

mais que Gaches en pouvoit dire. Gaches s'en acquittoit fort bien; et La Fontaine, pendant ce temps-là, songeoit à autre chose.

Tous ses sentiments étoient prompts, vifs, passionnés, exclusifs, comme ceux des enfants, avec qui il faut le comparer sans cesse. Il se prenoit tout-à-coup de belle passion pour un auteur; il en raffoloit, il en parloit à tout venant, et n'avoit de cesse qu'il n'eût fait éclater en cent lieux son naïf et risible enthousiasme. Racine le mena un jour à Ténèbres; et, s'apercevant que l'office lui paroissoit long, il lui donna, pour l'occuper, un volume de la Bible, où étoient les petits prophètes. La Fontaine tomba sur la prière des Juifs dans Barruch, et, ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit à Racine : *C'étoit un beau génie que Barruch; qui étoit-il?* Le lendemain et les jours suivants il ne rencontroit personne de connoissance dans la rue, qu'après les premiers compliments il ne lui dît, en élevant la voix : *Avez-vous lu Barruch? c'étoit un beau génie.* Rabelais étoit une de ses plus anciennes passions; il l'admiroit follement, et ne connoissoit nul écrivain, ancien ou moderne, profane ou sacré, à qui l'on ne fît honneur, en le mettant en parallèle avec maître François. Il étoit chez Boileau, avec Racine, Boileau le docteur, et quelques autres:

on y parloit beaucoup de saint Augustin; il écoutoit de l'air d'un homme qui n'entend rien; enfin, se réveillant comme d'un profond somme, il demanda d'un grand sérieux au docteur, s'il croyoit que saint Augustin eût eu plus d'esprit que Rabelais. Le docteur l'ayant regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, lui dit pour toute réponse : *Prenez garde, M. de La Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers;* et la chose étoit vraie. Probablement La Fontaine ne comprit pas que ce fût là une réponse, et ne vit pas ce qu'il pouvoit y avoir de commun entre un bas mis à l'envers, et Rabelais comparé à saint Augustin. Fort peu instruit des bienséances, il sembloit ignorer particulièrement celles qui ont pour objet la religion et les auteurs sacrés; et, en cela, non plus qu'en tout le reste, il ne mettoit aucune affectation. Il fit un conte dans lequel un moine faisoit une allusion fort indécente à ces paroles de l'Écriture: *Decem talenta tradidisti mihi, et ecce alia decem superlucratus sum;* et il eut envie de dédier ce conte au fameux Arnauld, qui avoit parlé de ses *Fables* avec éloge. Boileau et Racine, à qui il fit part de son conte et de son projet, eurent bien de la peine à lui persuader que l'un étoit impie et l'autre extravagant. Il supprima, non sans regret, le conte qui lui pa-

roissoit être ce qu'il avoit fait de mieux en ce genre. Dans tout ce que je viens de rapporter, on le voit dominé par une seule idée, ayant l'esprit fixé sur une seule face de l'objet, n'apercevant pas les autres, et ne faisant nulle attention à ces rapports de convenance, qui font comme partie des choses mêmes, qui du moins en modifient, en changent la nature au gré de leur caprice. Ces idées fixes, exclusives et isolées, constituent la démence, lorsqu'elles sont placées hors des bornes de la raison et du possible. Quand elles n'ont rien d'insensé en elles-mêmes, elles caractérisent seulement la singularité, la bizarrerie, la préoccupation, auxquelles on donne souvent dans le monde le nom exagéré de folie, parce qu'elles y ressemblent par les effets, quoiqu'elles en diffèrent par le principe. Ainsi La Fontaine étoit raisonnable au fond, quand il désiroit savoir lequel avoit eu le plus d'esprit de deux écrivains qui en ont beaucoup l'un et l'autre, et qui ont laissé une grande réputation; et il ne parut extravagant que parce qu'il oublia qu'entre ces deux hommes, dont l'un fut un saint évêque, père de l'Église, et l'autre un bouffon souvent licencieux et impie, il ne pouvoit pas y avoir de mesure commune. Au reste, comme l'observe ingénieusement Duclos, la question

qui fit éclater de rire toute l'assemblée, n'eût peut-être pas paru aussi ridicule à d'autres qu'à des jansénistes. L'aventure relative au grand Arnauld, soumise au même examen, offre un résultat tout pareil. Quand La Fontaine voulut lui dédier un de ses contes, il ne songea qu'à témoigner sa reconnoissance. Arnauld ayant goûté ses vers, il ne trouva rien de plus convenable que de lui en envoyer de nouveaux, et de le louer dans le langage même qui lui avoit plu. S'il n'aperçut pas que c'étoit faire une insulte et non rendre un hommage à ce défenseur de la religion et de la morale, que de lui adresser un écrit qui les offensoit toutes deux, c'est qu'il ne voyoit dans cet écrit qu'un badinage innocent, et ne se doutoit nullement de ce que devoient être les scrupules d'un chef du jansénisme.

L'espèce la plus ordinaire de distraction consiste à être si fortement, si pleinement préoccupé par quelque objet d'étude, de travail ou de passion, que l'on cesse d'agir ou qu'on n'agisse que machinalement; l'âme alors s'est concentrée en elle-même, et le corps d'où elle s'est retirée n'a, pour ainsi dire, plus ni sens, ni besoins. Cette espèce de divorce entre nos deux natures avoit souvent lieu chez La Fontaine; et les deux premières preuves que j'en vais

citer me sont fournies par lui-même, bien que, suivant l'usage de tous les distraits, il ne convînt pas volontiers de ses distractions. Dans son voyage à Limoges, il alla visiter l'église collégiale de Cléry, où est enterré Louis XI, ce Prince dont il dit fort judicieusement que la vie

Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourroit être en quelques points suivie.

En sortant de cette église, il prit une autre hôtellerie pour la sienne, et s'alla promener plus d'une bonne heure dans le jardin, enfoncé dans la lecture de Tite-Live, et oubliant sa faim, qui étoit grande. Un valet de ce logis l'ayant fait apercevoir de sa méprise, il rejoignit ses compagnons de voyage à l'endroit où ils étoient descendus, et arriva, dit-il, *assez à temps pour compter*. Une autre fois, ayant vu à la maison de campagne de son ami d'Hervart une jeune et jolie personne de quinze ans, dont ses soixante-sept ans ne l'empêchèrent pas de devenir subitement amoureux, il se remit en route pour Paris un peu tard, et, rêvant à sa passion naissante, s'égara si bien, qu'après plusieurs heures de chemin, il fut forcé de coucher dans un méchant village, plus éloigné de Paris que le lieu d'où il étoit parti. Cette beauté

lui fit consumer, de son aveu, *trois ou quatre jours en distractions et en rêveries*, *dont on fit des contes par tout Paris.* Des amis l'avoient mené à la campagne pour quelques jours : une fois on l'attend vainement pour se mettre à table ; il n'arrive qu'après le dîner. On lui demande d'où il vient. *Je viens,* dit-il, *de l'enterrement d'une fourmi ; j'ai suivi le convoi jusqu'au cimetière, et j'ai reconduit la famille jusque chez elle.* Cette anecdote est la preuve d'un fait dont on n'a jamais douté. La Fontaine eût-il peint avec autant de complaisance et de vérité les actions et les mœurs des animaux, s'il ne se fût oublié lui-même plus d'une fois en les observant? Il mit à profit ses études sur les fourmis, dans les *Fables*, dans *Psyché* et dans le poëme de *Saint-Malc*, où, peignant son héros d'après lui-même, il le montre occupé à *contempler le convoi d'une fourmi portée en terre.*

C'étoit déjà beaucoup, sans doute, que La Fontaine, doué d'un appétit fort impérieux, ne songeât point à le satisfaire, lorsqu'il observoit la nature ou étudioit les bons auteurs; mais il paroît que la composition produisoit en lui un état d'impassibilité corporelle dont les stoïciens, avec toute leur philosophie, n'approchoient sûrement pas. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous

un arbre du Cours; le soir, en revenant, elle le retrouva sous le même arbre et dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid et qu'il eût plu toute la journée.

Je crois qu'en aucune circonstance cette insensibilité ne s'est étendue jusqu'à son âme, comme ont pu le faire présumer deux anecdotes qui paroissent constantes. Elles sont toutes deux relatives au fils qu'il avoit eu de sa femme, dans les commencements de leur mariage. Tandis qu'il habitoit Paris, ce fils étoit à Reims pour son éducation, en sorte qu'il ne put pas même le voir pendant les voyages qu'il fit à Château-Thierry. Cet enfant, constamment éloigné de sa vue, se présenta de plus en plus rarement à son souvenir, et finit par ne s'y plus présenter du tout. Les affections, fondées sur le sang, s'entretiennent et se fortifient comme les autres, par la présence de celui qui en est l'objet : comme les autres, elles s'affoiblissent et décroissent par une absence trop prolongée. Quant à l'amour paternel de La Fontaine, ayant à peine eu le temps de naître ; il n'étoit guère susceptible de diminuer. On sera donc moins surpris, moins affligé, en y réfléchissant, d'apprendre qu'il ait revu, sans beaucoup de joie ni de tendresse, un fils qu'il avoit quitté tout enfant, qu'il n'avoit point élevé,

auquel par conséquent il n'avoit pu s'attacher par les soins et les peines mêmes de la paternité ; dont enfin le caractère, l'esprit, les moyens naturels et acquis, tout, jusqu'à la figure, lui étoit entièrement inconnu. Cependant, la reconnoissance eut lieu, et voici comment elle se fit. Soit hasard, soit arrangement, le père et le fils se rencontrèrent dans une maison. La Fontaine fit quelque attention au jeune homme, et témoigna même qu'il lui trouvoit de l'esprit et du goût. On saisit ce moment pour lui apprendre que c'étoit son fils ; il répondit : *Ah! j'en suis bien aise.* Ceux qui ont rapporté le mot de La Fontaine, ont trop pris sur eux, peut-être, en assurant qu'il avoit été dit froidement. Ces expressions *Ah! j'en suis bien aise,* n'ont rien de bien vif sans doute, et la situation pouvoit inspirer une phrase plus animée ; mais La Fontaine, qui ne connoissoit ni le faste des mots ni l'emphase du ton, a pu dire, avec un sentiment tendre, des paroles simples, prononcées avec un accent tranquille. Cette conjecture n'est cependant pas confirmée, il faut l'avouer, par l'autre aventure qu'il me reste à faire connoître : La Fontaine s'y montra plus indifférent encore que dans la première, ou plus distrait qu'il n'avoit jamais été. M. Dupin, docteur de Sorbonne,

qu'il étoit allé voir, le reconduisoit jusque sur l'escalier, au moment même où son fils montoit : *Monsieur*, dit à celui-ci le maître de la maison, *vous voilà en pays de connoissance; je reconduis M. votre père;* tous deux alors se saluèrent en passant. Le fils étant entré dans l'appartement, La Fontaine, resté seul sur l'escalier avec le docteur, lui demanda qui étoit ce jeune homme. *Quoi!* dit M. Dupin, *vous n'avez pas reconnu votre fils? Je crois l'avoir vu quelque part*, répondit-il après quelques instants. Ne peut-on pas supposer que, dans l'intervalle de la question à la réponse, La Fontaine eut une petite absence d'esprit, à la suite de laquelle ne sachant pas bien ce qu'on lui avoit demandé, il répondit sans savoir non plus ce qu'il disoit? J'aimerois fort à le croire. Il est à remarquer que, dans cette scène, le fils, à qui l'on montre son père, passe devant lui sans s'arrêter, et l'on en peut induire que la voix du sang ne lui parloit pas plus haut qu'à La Fontaine lui-même. Des causes pareilles avoient produit en eux une pareille indifférence. Tout invite à penser que, sans cette longue et continuelle séparation, La Fontaine n'eût pas été moins bon père qu'un autre, lui qui étoit si bon ami, qui prenoit un intérêt si vif et si vrai aux plaisirs ou aux peines domes-

tiques des autres. « Si des personnes dans l'af» fliction et dans le doute, dit l'abbé d'Olivet, » s'avisoient de le consulter, non-seulement il » écoutoit avec grande attention, mais, je le » sais de gens qui l'ont éprouvé, il s'attendris» soit, il cherchoit des expédients, il en trou» voit; et cet idiot, qui de sa vie n'a fait à pro» pos une démarche pour lui, donnoit les » meilleurs conseils du monde » (1).

Prenant au pied de la lettre la qualification de *Fablier*, qui peignoit ingénieusement la facilité naturelle de son talent, il est des gens qui n'ont voulu attacher à sa composition aucune idée de travail et presque de réflexion; ils ont cru y voir seulement l'action d'un aveugle instinct, ou plutôt d'une espèce de végétation qui produisoit des fruits dont la douceur, inconnue à l'arbre même, n'étoit goûtée

(1) La préoccupation de son esprit et la singularité de ses réponses, pouvoient donner lieu assez souvent au soupçon d'insensibilité. Je vais rapporter à ce sujet, mais sans en rien conclure, une anecdote que je trouve dans cette *Vie de La Fontaine*, par Marais, dont j'ai déjà parlé. Lorsque les Augustins soutinrent contre le parlement ce siége dont Boileau a fait mention dans le *Lutrin*, et sur lequel lui-même a fait une ballade, un de ses amis le rencontra sur le Pont-Neuf, courant du côté de la bagarre, et il lui demanda où il alloit si vite. *Je vais*, répondit-il tranquillement, *voir tuer des Augustins.*

que par ceux qui les avoient recueillis. Par une assez bizarre inconséquence, on prétendoit augmenter la gloire de La Fontaine, en établissant ce préjugé qui la réduiroit à rien, s'il étoit possible qu'il eût un fondement réel. Mais quoi de plus chimérique, de plus absurde que cette sorte de matérialisme qui voudroit attribuer à un homme qu'on suppose privé de réflexion et de discernement, des ouvrages dont la perfection n'a pu résulter que du choix le plus scrupuleux, et de la combinaison la plus étudiée des sentiments, des pensées et des expressions ! La Fontaine a traité plus honorablement les animaux, en prenant leur défense contre Descartes, que d'indiscrets admirateurs ne l'ont traité lui-même. Ce qui a donné lieu à cette opinion ridicule, ce sont, je crois, ces inadvertances, ces distractions et ces absences d'esprit dont il a si souvent offert le spectacle. De ce que ses actions et ses discours sembloient ordinairement n'être pas dirigés par la réflexion, on a conclu, par une très-fausse analogie, que ses idées naissoient spontanément toutes parées des plus aimables ornements du langage, et couroient se placer comme d'elles-mêmes dans ses vers. Mais c'est précisément parce que sa pensée étoit fortement attachée à la composition de ses écrits, qu'elle

cessoit de surveiller ses démarches et ses paroles; c'est alors qu'elle concevoit et perfectionnoit laborieusement tant de chefs-d'œuvre, que sa plume semble avoir laissé tomber négligemment. Après avoir pensé que La Fontaine trouvoit ses vers et ne les faisoit pas, il étoit tout simple d'imaginer qu'il n'en connoissoit pas lui-même le prix : cette dernière opinion n'est pas plus vraie que la première qui paroît l'avoir engendrée. La Fontaine a peut-être aussi contribué à la faire naître, en portant sur lui-même quelques jugements modestes qui ne devoient pas tant tirer à conséquence. Par exemple, il avoit, comme a dit Fontenelle, la *bêtise* de se croire inférieur à Phèdre; mais il faut se souvenir que, comme tous les grands écrivains de son temps, il avoit pour les anciens une vénération, un culte presque fanatique, et qu'il ne croyoit pas que les modernes pussent jamais rivaliser avec eux en aucun genre. C'est ce qu'il disoit au savant Huet, en lui faisant cadeau d'un *Quintilien*, traduit en italien par Toscanella :

Qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui?

Mais il savoit très-bien prendre, parmi les auteurs de son siècle, la place qui lui étoit due;

et je ne serois pas surpris qu'il se fût rendu plus de justice à lui-même, que ne lui en rendoient généralement ses contemporains. Il disoit, en s'adressant à une princesse :

J'ai rang parmi les nourrissons
Qui sont chers aux doctes pucelles.

Ailleurs, parlant de la louange, il se vante d'*avoir le secret de rendre exquis et doux cet encens qu'on recueille au Parnasse*. Il écrit à la duchesse de Bouillon qui, en Angleterre, avoit trouvé dans la société de sa sœur, Saint-Évremont et le poëte anglois Waller :

Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Évremont et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacréon chez soi?
Qui banniroit Waller et La Fontaine?

On peut remarquer qu'il se départ ici, en sa faveur, de ce saint respect qui lui défendoit de comparer un moderne à un ancien. Enfin, il promettoit un *temple dans ses vers*, à ses protecteurs et à ses bienfaitrices : cette promesse, souvent répandue dans ses ouvrages, prouve assez qu'il les croyoit destinés à une longue durée, et faits pour immortaliser sa reconnoissance. On voit qu'il faut s'entendre sur la modestie attribuée à La Fontaine, et

qu'on peut trouver dans ses écrits de quoi le juger un poëte passablement vain; mais sa vanité, toujours moins grande que son mérite, étoit trop naïve pour jamais déplaire, et elle n'étoit pas plus constante que la plupart de ses autres sentiments. Il lui arrivoit de s'apprécier fort au-dessous de sa valeur, et c'étoit peut-être avec la même bonne foi, la même candeur, que quand il portoit le plus haut l'estime de lui-même. Il écrivoit à un ami:

Vous ne trouverez pas chez moi cet heureux art,
Qui cache ce qu'il est et ressemble au hasard.

On ne peut pas se juger plus mal et plus injustement. Ce qu'il ne veut pas reconnoître dans son talent, est précisément ce qui en fait le caractère et le charme. Quelquefois, se renfermant dans de plus justes bornes, ne s'abandonnant ni aux saillies de l'orgueil poétique, ni aux mouvements d'humilité d'un homme qui semble ignorer tout-à-fait la nature et le degré de son mérite, il apprécioit fort judicieusement l'influence de son caractère sur son talent, et le tort qu'il avoit eu de se livrer à plusieurs genres peu conformes à son génie. Madame de Sévigné écrivoit à sa fille: « Je vou-» drois faire une fable qui fît entendre à La » Fontaine combien cela est misérable de forcer

» son esprit à sortir de son genre, et combien » la folie de vouloir chanter sur tous les tons, » fait une mauvaise musique. » Madame de Sévigné, avec sa fable, n'eût rien appris à La Fontaine ; il pensoit exactement comme elle ; témoin ces vers charmants :

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours ;
Mais quoi ? je suis volage en vers comme en amours.

Cette crainte de ne pas mériter, parmi les écrivains, un rang aussi élevé que s'il se fût consacré à un seul genre, témoigne qu'il n'avoit pas pour la gloire cette insouciance que lui attribue un préjugé vulgaire. Il aimoit la gloire comme tous ceux qui la méritent ; et la manière seule dont il reconnoît en avoir acquis *un peu*, prouveroit qu'il a desiré d'en obtenir beaucoup. *Adieu*, dit-il ailleurs,

Adieu plaisirs, honneurs, louange bien aimée (1).

---

(1) On cite dans vingt recueils l'anecdote suivante, comme prouvant à la fois l'originalité et la modestie de La Fontaine.

Après la poésie et la gloire, c'est l'amour et le plaisir qui tinrent le plus de place dans la vie et dans le cœur de La Fontaine; il l'a dit :

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans.

L'amour de La Fontaine ne pouvoit pas ressembler à celui de tous les autres; il devoit être original comme son caractère, sa personne et

---

En 1691, à la première représentation de son opéra d'*Astrée*, il étoit derrière des dames qui ne le connoissoient pas, et, à chaque instant, il s'écrioit : *Cela est détestable.* Ces dames, impatientées, lui dirent : *Mais, Monsieur, cela n'est pas si mauvais ; l'auteur est un homme d'esprit, c'est M. de La Fontaine. Eh ! Mesdames*, reprit-il, *la pièce ne vaut pas le diable ; et ce La Fontaine que vous vantez, est un stupide ; c'est lui-même qui vous parle.* Il sortit après le premier acte, et s'en alla au café de Marion, où il s'endormit dans un coin. Un homme de sa connoissance entra et l'éveilla, en lui demandant comment il pouvoit être ailleurs qu'à la première représentation de sa pièce. *J'en viens*, répondit-il en bâillant ; *j'ai essuyé le premier acte, qui m'a si prodigieusement ennuyé, que je n'ai pas voulu en entendre davantage. J'admire la patience des Parisiens.* Cette anecdote est traitée de conte par Marais. Il ne m'en coûte pas de croire que La Fontaine ait trouvé son opéra mauvais et s'y soit ennuyé comme un autre; mais je croirai plus difficilement qu'il ait contribué à le faire tomber par ses cris d'improbation, et qu'il se soit donné à lui-même l'épithète de *stupide*. Du reste, ceux qui ont inventé ou arrangé cette historiette, ont oublié qu'en 1691 il n'y avoit pas encore à Paris de lieux publics appelés *cafés*, et qu'on n'y connoissoit alors que les cabarets, où les plus honnêtes gens ne se faisoient point scrupule d'aller. Marais pourroit bien avoir raison.

son talent. L'inconstance en formoit le principal trait, non cette inconstance qui naît de la vanité ou de l'abus des jouissances, mais celle qu'il définissoit ainsi, en parlant de lui-même :

L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète et partout hôtesse passagère.

Il ne ressembloit point à ces hommes volages et trompeurs qui jurent un amour sans fin à chaque maîtresse nouvelle ; il avertissoit naïvement une des siennes qu'il ne savoit pas brûler d'un *feu durable ;* il lui disoit :

On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet et fécond en nouvelles amours ;
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.

Il accordoit sans doute aux belles la même liberté qu'il se réservoit ; car on ne le voit jamais, comme tant d'autres poëtes, se répandre en plaintes langoureuses ou en invectives amères contre une infidèle, et probablement il lui arriva plus d'une fois d'être prévenu. Dans sa vieillesse, à cet âge où souvent des prétentions très-incommodes remplacent tous les moyens de plaire, et où la tendresse est trop ridicule pour que l'amour-propre ne soit pas aisément blessé ; dans sa vieillesse, dis-je, il ne trouvoit pas mauvais que son hommage fût éconduit et

même qu'on s'en amusât. *A quoi servent les radoteurs*, disoit-il, *qu'à faire rire les jeunes filles?* Un autre caractère de son amour, c'étoit de s'allumer indistinctement pour toutes les femmes, à condition qu'elles fussent jeunes et jolies. Il se sentoit le cœur pris pour une princesse, comme s'il eût eu l'espoir de lui faire connoître et partager sa passion; presque au même moment, il devenoit amoureux d'une grisette ou même d'une servante, et il lui adressoit les mêmes hommages qu'il eût adressés à la princesse. Le dirai-je? il descendoit plus bas encore; il avoit, comme Horace, du goût pour les amours qu'on obtient sans peine avec un peu d'argent, *parabilem venerem, facilemque*, et il n'en faisoit pas plus mystère que l'ami de Mécène. Dans une lettre au duc de Vendôme, faisant d'avance l'emploi d'une somme que ce prince lui a promise, il dit:

Le reste ira, ne vous déplaise,
En bas reliefs, *et cætera.*
Ce mot-ci s'interprêtera
Des Jeannetons; car les Climènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.

Un passage d'une autre lettre adressée au prince de Conti, ne laisse aucun doute sur la signification du nom de *Jeannetons.* Il y prédit que

le pape Innocent XI ne sera guère pleuré par ses sujets, parce qu'*il défend les Jeannetons, chose très-nécessaire à Rome*. Puis tout à coup il se reproche d'avoir donné ce nom peu relevé *aux nymphes de de-là les monts* : sans le besoin de la rime, il les eût appelées *Cloris*. *Cloris*, en effet, est le nom plus poétique qu'il donne aux belles de cette espèce, dans des vers où il semble déplorer quelque peu la rigueur du gouvernement, qui venoit d'en ramasser plusieurs centaines dans Paris, pour les envoyer en colonie dans le Nouveau-Monde.

On va faire embarquer ces belles;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'amours.

On ne trouveroit peut-être pas ailleurs, que dans les *Œuvres de La Fontaine*, la trace de ce petit événement (1). Il étoit de l'humeur d'Astolphe; ce qui lui plaisoit surtout dans ces amours vulgaires et même banales,

(1) Un passage d'une lettre de Ninon de l'Enclos à Saint-Évremont, fournit un nouveau témoignage du goût de La Fontaine pour les amours au moins vulgaires. « J'ai su, dit-» elle, que vous souhaitiez La Fontaine en Angleterre. On » n'en jouit guère à Paris. Sa tête est bien affoiblie : c'est le » destin des poëtes; le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute » qu'il y ait eu du philtre amoureux pour La Fontaine. Il n'a » guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense. »

c'est qu'on n'a ni hauteurs ni caprices à essuyer, qu'il ne faut ni se fatiguer en corvées galantes, ni s'épuiser en frais d'esprit : peut-être aussi ne se sentoit-il pas assez riche pour faire la cour aux femmes qu'on ne paye pas. Enfin, suivant lui, *une grisette est un trésor*. Pourquoi ? voici son secret :

On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.

D'ailleurs, s'il redoutoit, comme on l'a vu, une femme trop savante, il craignoit encore plus une *maîtresse ayant trop d'esprit*. Il ne renonçoit pourtant pas à faire de l'esprit lui-même pour celles qui avoient touché son cœur ; il en faisoit pour toutes, quels que fussent leur rang et leur éducation. Mais c'étoit pour son propre plaisir ; il aimoit à parer son idole, à l'ennoblir, à l'ériger en divinité. « Dès » que j'ai un grain d'amour, disoit-il, je ne » manque pas d'y mêler tout ce que j'ai d'en» cens dans mon magasin : cela fait le meilleur » effet du monde. Je dis des sottises en vers et » en prose, et serois fâché d'en avoir dit une » qui ne fût pas solemnelle ; enfin, je loue de » toutes mes forces.... Ce qu'il y a, c'est que » l'inconstance remet les choses en leur ordre. » Il écrivoit ceci au sujet de la femme de Colletet. C'étoit la troisième servante que ce poëte avoit

épousée : elle donnoit, comme étant d'elle-même, de petites pièces de poésie que son mari faisoit en son nom. La Fontaine qui, aux vers près, ne trouvoit peut-être pas qu'elle eût *trop d'esprit*, en devint très-amoureux, et fit lui-même beaucoup de vers pour Claudine, dont il avoit fait une *Clarisse*, suivant son usage de donner un *nom de Parnasse* à toutes les belles, nom qu'*il vouloit et entendoit qu'elles portassent dans tous les domaines qu'il possédoit sur le double mont*. Colletet mourut, et sa veuve fit ses adieux à la poésie, dans une pièce de vers que le défunt lui avoit laissée. La Fontaine alors devina la supercherie et fut piqué d'avoir été pris si long-temps pour dupe : peut-être aussi l'*inconstance* avoit-elle *remis les choses en leur ordre*. Quoi qu'il en soit, il se vengea en faisant quelques vers contre cette Claudine qui n'avoit pas fait les siens ; mais il se vengea sans âcreté, sans amertume, en homme qui condamnoit aux enfers

..... Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

La Fontaine avoit tous les goûts d'une âme sensible et douce, jointe à des sens fins et délicats. Organisé plus heureusement pour les beaux-arts, que ne l'ont été beaucoup d'autres grands poëtes, il en avoit l'amour et le senti-

ment. Dans le *Songe de Vaux*, la peinture, l'architecture et le jardinage d'ornement, personnifiés sous les noms d'*Apellanire*, *Palatiane* et *Hortésie*, soutiennent leurs droits mutuels : dans les discours qu'il leur prête, on sent une vivacité et une justesse d'impressions qui ne permettent pas de douter que les merveilles de ces trois arts ne lui aient procuré des jouissances réelles. Dans les *Amours de Psyché*, il se peint lui-même sous le nom de *Polyphile*, *qui aime toutes choses*, et surtout celles qui *remplissent le cœur d'une certaine tendresse*. Polyphile, après avoir achevé de raconter les aventures de Psyché, récite un hymne à la volupté, et dit, en le terminant :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville, et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un coeur mélancolique.

Non content d'admirer les chefs-d'œuvre des arts, que les lieux publics et les palais des grands présentoient à ses yeux, il recherchoit, pour orner sa modeste retraite, celles de leurs productions auxquelles ses moyens lui permettoient d'atteindre. Nous avons déjà vu qu'il dépensoit quelque argent à des *bas-reliefs* ; il avoit aussi fait jeter en moule les bustes de tous

les philosophes de l'antiquité, et il en avoit décoré une chambre qu'il appeloit la *chambre des philosophes*. Il s'occupoit de cette collection avec un plaisir d'enfant. « Mes philosophes, » écrivoit-il à un ambassadeur, sont cuits et » embellissent tous les jours. » Il avoit placé un clavecin dans le *philosophique séjour*; mais ce n'étoit pas seulement en l'honneur de la musique qu'il *aimoit prodigieusement*; il comptoit aussi que cet instrument attireroit chez lui *une jeune et jolie Cloris qui pourroit bien y ramener l'amour*. Parmi les choses qui composoient son bonheur, je ne dois pas omettre l'objet d'une de ses passions les plus fortes et les plus constantes, je veux dire le sommeil. Il en parle partout avec l'accent de la reconnoissance et de la tendresse. Quelque part, il le divinise et lui dit :

Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels ;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels.

On connoît son éloge de Papimanie, ce pays où règne le *vrai dormir, dont nous n'avons ici que la copie*. Quel vif et sincère enthousiasme dans ce serment !

Ah! par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai, ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on y fait nulle chose ;
C'est un emploi que je recherche encor.

Il ne séparoit jamais la paresse du sommeil : ces deux *emplois* qui se ressemblent assez, avoient également des charmes pour lui, et ils se sont partagé sa vie, comme il le dit dans son épitaphe : les fables et les contes en réclament pourtant aussi leur part.

La Fontaine auroit pu dire aussi bien que Regnier :

> J'ai vécu sans nul pensement,
> Me laissant aller doucement
> A la bonne loi naturelle.

Il n'étoit pas ce qu'on appelle incrédule ; l'incrédulité provient d'un examen et produit un système quelconque ; il n'avoit point rejeté ce qu'on enseigne et mis autre chose à la place. Quelques-uns des principaux dogmes de notre religion avoient révolté sa raison, et il avoit pris le parti de les confondre tous dans une même indifférence, un même oubli. Il vivoit en paix avec toutes les opinions, et ne faisoit point parade de la sienne qui, n'étant que négative, étoit naturellement tolérante et peu empressée de se montrer. Il se déclaroit *ennemi du faux air d'esprit que prend un libertin, et donnoit la palme du ridicule à quiconque l'affectoit.* Sa conduite étoit conforme à ses sentiments ; il négligeoit les pratiques d'une reli-

gion dont les préceptes n'avoient point d'autorité sur son esprit. Il se laissoit mener quelquefois à l'église ; mais il y éprouvoit un ennui qu'il ne savoit ni vaincre ni dissimuler. Il se plaint amèrement, dans la relation de son voyage à Limoges, de tous les accessoires d'une messe paroissiale qu'on lui avoit fait entendre. « La procession, l'eau bénite, le prône, rien, » dit-il, n'y manquoit. De bonne fortune pour » nous, le curé étoit ignorant et ne prêcha » point. » Comme nul ennui n'égale celui que peut causer la parole, le sermon le fatiguoit encore plus que l'office. Il ne crut pas pouvoir exprimer plus fortement à quel point madame de la Sablière étoit dégoûtée des vers louangeurs, qu'en disant :

L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que les sermons sont pour moi.

Il retira un assez grand avantage de sa profonde insouciance en fait de religion, celui de n'avoir point à prendre parti dans ces misérables disputes dont furent agités si tristement tous les esprits de son siècle. La *grâce efficace et suffisante*, les *cinq propositions*, l'*amour pur*, toutes ces choses ne l'intéressoient en rien. Les molinistes et les jansénistes lui étoient également indifférents; aussi étoit-il presque seul

juste envers les uns et envers les autres. Les jansénistes étoient, selon lui, des *moralistes trop sévères*; mais il n'en faisoit pas moins cas de leurs grands talents, et il les recommandoit à l'estime des autres. Il écrivoit à madame de Bouillon :

Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces auteurs,
Pleins d'esprit et bons disputeurs.

On ne sera pas surpris, qu'avec de tels sentiments, il ait blâmé, dans Jacques II, cet attachement au catholicisme, qui, comme disoit l'archevêque de Reims le Tellier, lui fit *quitter trois royaumes pour une messe*. C'est à son sujet qu'il disoit :

Les gens trop bons et trop dévots
Ne font bien souvent rien qui vaille.

Cependant La Fontaine, qui reprochoit à Jacques II l'excès de sa dévotion, n'étoit-il pas inconséquent, lorsqu'il approuvoit, dans Louis XIV, cette intolérance qui réduisit des milliers de François à l'alternative cruelle d'abjurer la foi de leurs pères ou d'abandonner le sol de leur patrie? On le voit, à plusieurs reprises, féliciter le Roi de cette victoire remportée sur l'*Erreur envieillie*. Mais tel étoit le

langage de la France entière : dès long-temps, Louis XIV l'avoit accoutumée à célébrer toutes les actions de son règne, sans se permettre de les juger. Tous les écrivains applaudirent à la révocation de l'édit de Nantes. Madame de Sévigné, qui, malgré son jansénisme, étoit si facile, si indulgente en matière de religion, et qui avoit tant de peine à devenir aussi bonne chrétienne qu'elle le désiroit, madame de Sévigné n'a-t-elle pas écrit, à propos de l'édit funeste? « Rien n'est si beau que tout ce qu'il » contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne » fera rien de plus mémorable. » La Fontaine n'eut donc que le tort de céder au torrent de l'opinion commune. Toutefois parlant ailleurs des prétendues conquêtes sur l'hérésie, d'un ton moins élevé et moins enthousiaste, il fait entendre que le Roi n'auroit pas dû pousser si loin les choses, mais qu'il y fut entraîné par la facilité trompeuse de ses premiers succès :

Notre Roi, voyant quelques villes
Sans peine à la fois se rangeant,
L'appétit lui vint en mangeant.

Au même endroit, il qualifie les protestants de *très-sotte engeance*. Je n'y vois d'autre raison, sinon qu'il regardoit comme une très-grande sottise de renoncer à tous les biens et de s'ex-

poser à tous les maux, pour conserver des opinions qui ne lui paroissoient pas mériter de pareils sacrifices.

Les simples lumières d'une raison saine, perfectionnée par le commerce assidu des meilleurs maîtres de morale qu'ait produits l'antiquité, et préservée de la contagion du siècle par un exercice continuel des plus pures facultés de l'esprit, tinrent lieu à La Fontaine des clartés de la religion. Peut-être même n'eut-il besoin, pour se conduire avec une parfaite droiture, que de s'abandonner à son heureux naturel, à la douceur et à l'innocence de ses penchants. Il pratiqua sans effort toutes les vertus essentielles, toutes celles qui sont nécessaires au repos, à la sûreté, au bonheur des hommes réunis en société. Le seul tort que l'austère morale puisse lui reprocher, est la licence de ses mœurs et d'une partie de ses écrits; mais il ne pouvoit croire que la nature, son véritable et presque son unique guide, lui défendît de faire usage des sens qu'elle-même lui avoit donnés, et il ne se jugeoit point coupable, en flattant chez les autres, par des images voluptueuses, un penchant qu'il suivoit sans scrupule. Cependant, on affirme que ce même homme qui avoit composé tant de ontes licencieux, ne laissoit échapper dans la

conversation rien de libre ni d'équivoque, et qu'il déconcertoit, par un silence obstiné, ceux qui le provoquoient à raconter des historiettes semblables à celles qu'il a rimées. Une autre singularité qu'on donne pour aussi certaine, c'est que des mères le consultoient avec fruit sur l'éducation de leurs filles, et des filles sur la manière de se bien conduire dans le monde. En général, plein de respect et d'indulgence pour les femmes, il savoit admirer celles qui avoient de la raison, et n'avoit pas trop la force de blâmer celles qui en manquoient. Telle étoit la morale simple et facile de cet homme plein de candeur, qui, suivant l'heureuse expression de l'abbé d'Olivet, *a mérité que sa mémoire fût à jamais sous la protection des honnêtes gens*. Convaincu lui-même de la pureté de ses sentiments et de l'innocence de sa vie, il avoit bien eu le droit de dire :

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, je mourrai sans remords.

Pourquoi faut-il que les menaces de la religion, s'emparant trop fortement d'une tête affoiblie par l'âge et les infirmités, aient épouvanté les derniers moments d'un homme innocent et doux, qui n'avoit jamais fait de mal

à personne, et l'aient fait mourir dans des terreurs et des austérités qui auroient suffi à l'expiation d'une vie pleine de crimes?

L. S. AUGER.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais.

C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et lui apprend à se connoître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui sur lequel sa majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un

prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste, avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps

où vous pourrez vous déclarer sans rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur ; vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci: c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE

DE

LA FONTAINE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres (1) de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroit en beaucoup d'endroits, et banniroit de la plupart de ces

---

(1) Patru, célèbre avocat au parlement de Paris, et membre de l'Académie françoise.

récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les graces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françoises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes.

Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fictions; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament : c'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples, non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-

à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la langue latine n'en demandoit pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractère et

capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit, que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir

pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les moeurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances : les propriétés des animaux et leurs divers carac-

qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit qu'il ne sauroit rien faire de bon :

Et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son

héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope: on y trouve trop de niaiseries. Eh! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout: quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui: me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer

un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celle d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement

recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope étoit Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de

toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier; tant il étoit bègue et paroissoit idiot! Les châtiments dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses

çamarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et Ésope étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en

sursaut; et en s'éveillant : Qu'est-ce ceci? dit-il : ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison, que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas; je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie

riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : Achète-moi hardiment ; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués ! Je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, et devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien ; on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite : tant il fit une effroyable grimace ! Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope pardessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouvantail ; il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme

il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit: A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différent s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en

aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître : Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage; c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui : il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfants d'une

autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différent entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage ; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui reve-

noit faire caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder

à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien ! dit Xantus (qui prétendoit l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire ; ces mêmes personnes viendront chez moi ; et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit

fort nécessaire ; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Ésope. Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; et, voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisoit : ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière,

car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan; je m'en vais quérir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu? Savois-je qu'on me feroit aller où je vais? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur

dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de

faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis ; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée ; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours, dit-il à Ésope ; qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis

battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais, quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les

premières lettres de ces mots : Αποϐας βηματα, etc. ; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous » creusiez, vous trouverez un trésor ». Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot ; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : « En vous en allant, vous partagerez le tré» sor que vous aurez rencontré ». Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du con-

seil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'étoit Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître ; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu ; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens

étoient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentoit deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis

ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles. Que vous ai-je fait, dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale; je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé

par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à soudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Her-

mippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope; quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain,

car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je

vous ai trouvé des ouvriers ; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un des dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre ?

En suite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis

certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on

l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé; celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volon-

tiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la

venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et, l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne put se détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à

l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FABLES

DE

LA FONTAINE.

A

MGR. LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Ésope est le père;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons:
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes;
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois:
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

La Cigale et la Fourmi.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau!
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.

Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

MAÎTRE corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
Eh! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur

Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

FABLE III.

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant: Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore? —
Nenni. M'y voici donc? —Point du tout. —M'y voilà? —
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris!
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois servi qu'un meûnier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

Un loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde:
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers:
Mais il falloit livrer bataille;
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lipée!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.

Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire:
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il. – Rien. – Quoi! rien! – Peu de ch
Mais encor? — le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?-
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

FABLE VI.

La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première, en qualité de sire:
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième
Je l'étranglerai tout d'abord.

FABLE VII.

La Besace.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? Moi! dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes:
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui:
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

FABLE VIII.

L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

Une hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.

Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison:
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière fut verte,
L'hirondelle leur dit: Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur! babillarde! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,

L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat:
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

FABLE IX.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

AUTREFOIS le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussitôt;

Et le citadin de dire:
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi:

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

FABLE X.

Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:

Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme et son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde:
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
    Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames:
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
    Miroirs aux poches des galants,
    Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
    Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau:

Mais quoi! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes.

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.

Un envoyé du grand-seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'empereur
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire:
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef sont si puissants
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit: Je sais, par renommée

Ce que chaque électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal:
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure
Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi:
Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

FABLE XIII.

Les Voleurs et l'Ane.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient:
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province:
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois:
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise:
Un quart voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes:
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disoit: j'y souscris quant à moi;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits:
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlète; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étoient gens inconnus;
Son père, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite:
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;
Elève leurs combats, spécifiant les lieux

Où ces frères s'étoient signalés davantage:
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avoit promis d'en payer un talent:
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste:
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant:
Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie:
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient: l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque; et le plafonds,

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle. On doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès-lors qu'ils nous font grace :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étoient frères et bons amis.

FABLE XV.

La Mort et le Malheureux.

Un malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort! lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle!
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je, cria-t-il : ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

FABLE XVI.

La Mort et le Bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,

Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne:
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

FABLE XVIII.

Le Renard et la Cicogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point:
Bon appétit sur-tout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'école.

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,

Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
  Au moyen d'exercer leur langue.
Eh, mon ami! tire-moi de danger;
  Tu feras après ta harangue.

FABLE XX.

Le Coq et la Perle.

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

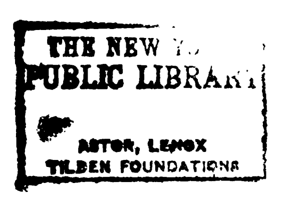
Les Frêlons et les Mouches à miel.

A L'ŒUVRE on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent:
Des frêlons les réclamèrent;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose:
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi! dans les frêlons
Ces enseignes étoient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours ?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frêlons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frêlons fit voir
Que cet art passoit leur savoir ;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de code :
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;
On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.





LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Fable XXII. Livre I.

FABLE XXII.

Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;

Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope:
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut; je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau:
J'ai passé plus avant; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
    Vraiment, me diront nos critiques,
    Vous parlez magnifiquement
    De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques

Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
    Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
    D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
    Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie:
Stratagême inouï, qui des fabricateurs
    Paya la constance et la peine...
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine;
    Et puis, votre cheval de bois,
    Vos héros avec leurs phalanges,
    Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix:
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Hé bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles
    Au doux zéphyr, et le priant

De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu:
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit censeur! te tairas-tu?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux:
Rien ne sauroit les satisfaire.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

Un chat, nommé Rodilardus,
Faisoit de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyoit presque plus;
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son soûl.
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.

Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre;
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen:
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot;
L'autre : Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne:
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

Un loup disoit que l'on l'avoit volé:
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de long-temps, mes amis;
Et tous deux vous paîrez l'amende:
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre: c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux et la Grenouille.

DEUX taureaux combattoient à qui posséderoit
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant.
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens:
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V.

La Chauve-Souris et les deux Belettes.

UNE chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes:
Vive la gent qui fend les airs!
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.

La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage:
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le sage dit, selon les gens:
Vive le roi! vive la ligue!

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau déploroit sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur!
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!

Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

FABLE VII.

La Lice et sa Compagne.

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette:
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,

Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII.

L'Aigle et l'Escarbot.

L'AIGLE donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède, et dit:
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance:
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,

De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut:
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avoit tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

FABLE IX.

Le Lion et le Moucheron.

VA-T'EN, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre:
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mène à ma fantaisie.



LE LION ET LE MOUCHERON.

Fable 9, Livre II.

J. M. Moreau l. j. inv. C. Duplessis

A peine il achevoit ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.

Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles:
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,

Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau ; puis s'échappa :
Car, au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge ;
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde:
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts,
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe et la Fourmi.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité:
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nus:
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le villain retourne la tête:
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole.

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la providence?
Or, du hasard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut; les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe:
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop: revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bayent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV.

Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeoit :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux!
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre lièvre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fi
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

SUR la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle:
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grace;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir:
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont couriers
Que pour ce sujet on envoie:
Ils vont vîte, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire:
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagême.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice:
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux:
Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphême.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite:

Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer; la conséquence est nette:
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre:
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure:
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère:
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col

Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en femme.

Un homme chérissoit éperdument sa chatte ;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,

Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue; elle le flatte:
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par-tout,
Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture:
Pour cette fois elle accourut à point;
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce:
Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout: certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourches ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Ane chassant.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer : il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire
Il se servit du ministère
De l'âne, à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son

Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable:
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié:
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison;
Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est pas là leur caractère.

FABLE XX.

Testament expliqué par Ésope.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce:
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai

Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse ; une coquette ;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur ;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le père ?
L'affaire est consultée ; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,

Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots:
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.

Ainsi chacune prit son inclination ;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail ;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;

Qu'elles se marîroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent;
Paîroient leur mère tout comptant;
Ne posséderoient plus les effets de leur père:
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meûnier, son Fils, et l'Ane.

A M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,

Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance
Dois-je dans la province établir mon séjour?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes:
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meûnier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata:
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meûnier, à ces mots, connoît son ignorance;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,

Se plaint en son patois. Le meûnier n'en a cure;
Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put.
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meûnier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meûnier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meûnier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux :

L'âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meûnier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! Le meûnier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.



LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Fable 2, Livre III.

J. M. Moreau jeune delin. De Longueil Sculp.

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster (1) en est l'image;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons; c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent:
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur,

(1) L'estomac.

A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

CAPITAINE renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez ;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors:
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie, et la Chatte.

L'AIGLE avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord;
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit: Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine:
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit en gésine.
Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis:
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion:
L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a son défaut, où toujours il revient:
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit et sa bourse:
Telles gens n'ont pas la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est-ce ci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,

Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellerière du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

QUAND l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise.

L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger

Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis.

FABLE IX.

Le Loup et la Cicogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie:
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire, dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère!

Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrate:
Ne tombez jamais sous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposoit une peinture
Où l'artisan avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire:
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

DANS une ménagerie
De volatilles remplie
Vivoient le cygne et l'oison:

Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût: l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car, si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages:
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages;
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant:

Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens: mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
Quand voyant l'âne même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il: je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philomèle et Progné.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit: Hé quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,

Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Eh! c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que, sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient ignorant l'accident.

Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace:
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas:
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit: Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière:
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

DAMOISELLE belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie,
Mangea, rongea: Dieu sait la vie
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, mafflue et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit: me voilà bien surprise;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit: Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée; il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat et le vieux Rat.

J'AI lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde:
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;

Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête:
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant:
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis:
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai: notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé:
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats:
Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine,
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.

C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence:
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Graces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut domter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance

De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.
Du temps que les bêtes parloient,
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla:

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré:
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur:
La refuser n'étoit pas sûr;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin:
Car, outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement

N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser :
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence !

FABLE II.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage:
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis,
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:

Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en loûra, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

FABLE III.

La Mouche et la Fourmi.

LA mouche et la fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal!
Je hante les palais, je m'assieds à ta table:

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je le fais; et je baise un beau sein quand je veux:
Je me joue entre des cheveux;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers! — Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens: il est noir, ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche; est-ce un sujet pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées ;
Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soins m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler,
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

FABLE IV.

Le Jardinier et son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. Sorcier! je l'en défie,
Repartit le seigneur: fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
Et quand? Et dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeûnons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres?

La fille du logis, qu'on vous voie; approchez:
Quand la marîrons-nous? quand aurons-nous des gendre
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect:
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeûne très bien; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.
Chacun s'anime et se prépare:
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, carreaux;
Adieu chicorée et poireaux;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.

On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie,
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissoit dire : et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V.

L'Ane et le petit Chien.

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grace :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,

Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment! disoit-il en son ame,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton!
Martin-bâton accourt: l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

FABLE VI.

Le Combat des Rats et des Belettes.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança:
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande

Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax,
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort:
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux;
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.

La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe et le Dauphin.

C'ÉTOIT chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit ; il le faut croire.

Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut:
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le dauphin l'alloit mettre à bord
Quand, par hasard, il lui demande:
Êtes-vous d'Athènes la grande?
Oui, dit l'autre; on m'y connoît fort:
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs:
Un mien cousin est juge-maire.
Le dauphin dit: Bien grand merci.
Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
Tous les jours: il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendroient Vaugirard pour Rome,

Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête;
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

FABLE VIII.

L'Homme, et l'Idole de bois.

Certain païen chez lui gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles:
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois:
Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avoit eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit

S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part; et sa bourse en souffroit:
La pitance du dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers, et stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides:
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un paon muoit: un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte;

Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui:
Ce ne sont pas là mes affaires.

FABLE X.

Le Chameau, et les Bâtons flottants.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit, à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier:
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet:
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,

Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien:
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien.

FABLE XI.

La Grenouille et le Rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris:
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue:
Venez me voir chez moi; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain:

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ses petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché:
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède:
Le rat fut à son pied par la patte attaché;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans les marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée:
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque:
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut, tant et si bien
Que de cette double proie

L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.
La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE fable avoit cours parmi l'antiquité;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité;
Voici la fable toute nue:

La renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La déesse aux cent bouches, dis-je,

Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.

Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart:
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre et bien plus en état
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie:
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire.
On déballe; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie:
Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez: la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus,

Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit: Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentoit,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différent
Avec un cerf plein de vîtesse;

Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous;
Adieu : je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté!
Le cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps; déjà son écurie
Étoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

FABLE XIV.

Le Renard et le Buste.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture:
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau.

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet:
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet,
Foin du loup et de sa race!
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune, passe;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde,
Il demande qu'on ouvre, en disant: Foin du loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde:
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,

S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mère, et l'Enfant.

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris:
Il y périt. Voici l'histoire:

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chûte à la porte;
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.

Il entend un enfant crier:
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tûrons.
Qu'est-ce ci! s'écria le mangeur de moutons:
Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches fières
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi! lui dit la mère;
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête:
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard alentour fut écrit:

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie ».

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage:
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfants.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie:
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire;
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant: Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista:

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le père : il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit; un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.

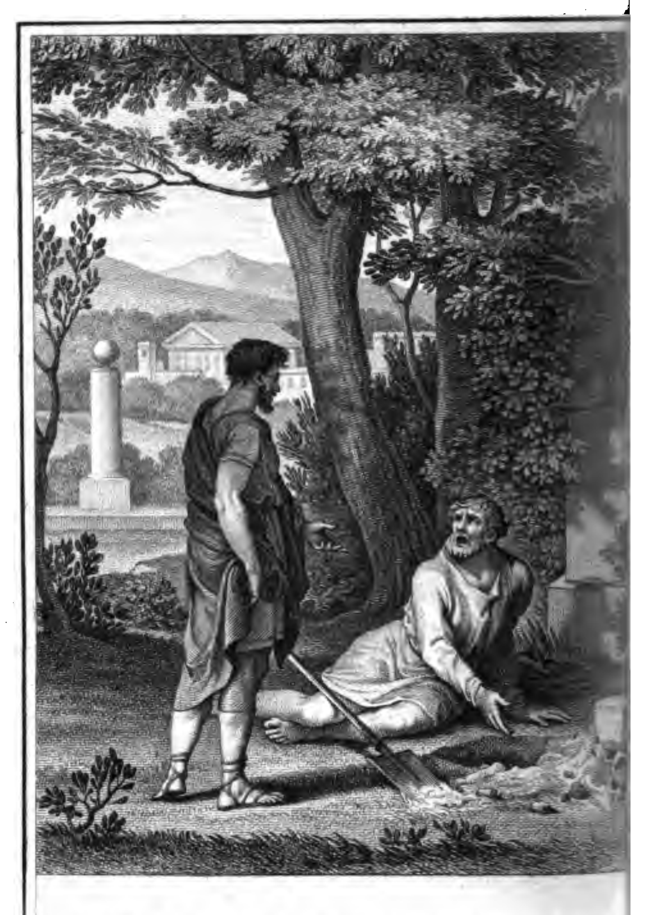
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

FABLE XIX.

L'Oracle et l'Impie.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux:
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
    Par bénéfice d'inventaire,
    Alla consulter Apollon.
    Dès qu'il fut en son sanctuaire:
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie, ou non?
    Il tenoit un moineau, dit-on,
    Près d'étouffer la pauvre bête,
    Ou de la lâcher aussitôt,
    Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête:
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,



L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

Livre IV. Fable 20.

J. M. Moreau le j. inv.

Et ne me tends plus de panneau;
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême:
Je vois de loin; j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son trésor.

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'avare ici-haut, comme lui vit en gueux,
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,

On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor! où pris? — Tout joignant cette pierre. —
Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure, bons dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant?
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place;
Elle vous vaudra tout autant.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours:
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit: Cela va bien;
Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue:

Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est-ce ci? dit-il à son monde;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litière est vieille; allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu: chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment:
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître;
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

FABLE XXII.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit:

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée

S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort ; et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents

Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...
Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants,
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Bûcheron et Mercure.

A M. LE C. D. B.

VOTRE goût a servi de règle à mon ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux;
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre :
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée :
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écrioit-il : Jupiter, rends-la moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.

Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà!
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre et le Pot de fer.

LE pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage
De garder le coin du feu;
Car il lui falloit si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris seroit cause:
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer:
Si quelque matière dure
Vous menace, d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade

Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

FABLE III.

Le Petit Poisson et le Pêcheur.

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie:
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.

Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin:
        Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière:
Que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir
        Au plus qu'une demi-bouchée.
        Laissez-moi carpe devenir:
        Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achetera bien cher.
        Au lieu qu'il vous en faut chercher
        Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat: quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur:
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et, vous avez beau dire,
        Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras:
        L'un est sûr; l'autre ne l'est pas.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici:
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois même encor. Le grillon repartit:
Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.

J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux petites-maisons.

FABLE V.

Le Renard ayant la queue coupée.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les renards tenoient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grace ; et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée
Que le pauvre écourté ne put être entendu.

Prétendre ôter la queue eût été temps perdu:
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille et les deux Servantes.

Il étoit une vieille ayant deux chambrières:
Elles filoient si bien que les sœurs filandières
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis chassoit Phébus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeux, fuseaux étoient tirés;
Deçà, delà, vous en aurez:
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit:
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;

Et toutes deux, très mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla.

FABLE VII.

Le Satyre et le Passant.

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Alloient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit:
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie:
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts:

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne:
Notre hôte! à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit!

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid!

FABLE VIII.

Le Cheval et le Loup.

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avoit mis au verd.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés;
Se dit écolier d'Hippocrate;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si don coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,

Lui loup, gratis, le guériroit;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste,
Et ne fus jamais que boucher.

FABLE IX.

Le Laboureur et ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins.

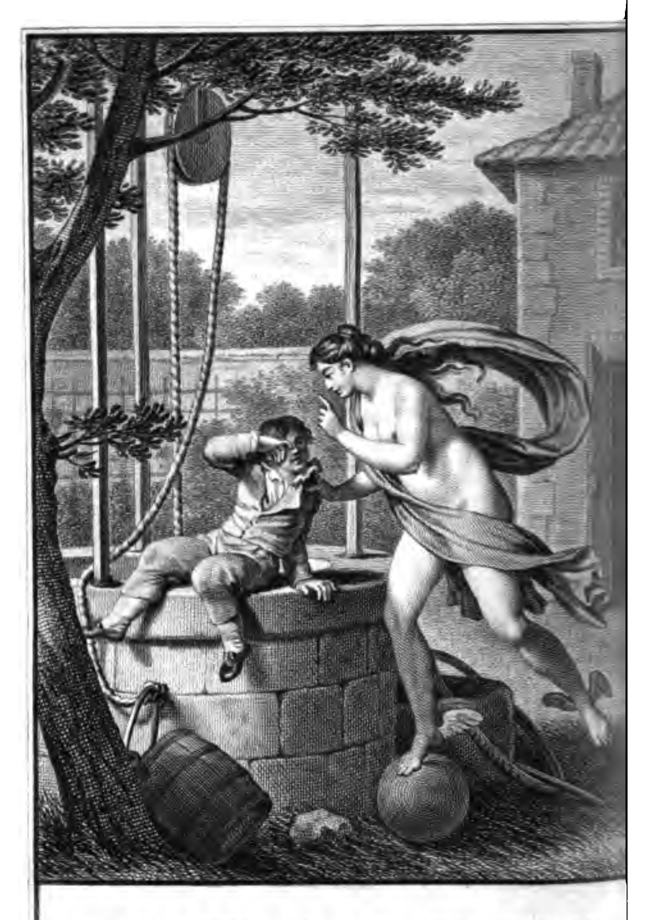
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver: vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août:
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

UNE montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.



LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT.

Fable XI, Livre V.

FABLE XI.

La Fortune et le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très profond
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes:
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement,
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde:
Nous la faisons de tous écots;
Elle est prise à garant de toutes aventures.

Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
On pense en être quitte en accusant son sort:
Bref, la Fortune a toujours tort.

FABLE XII.

Les Médecins.

LE Médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit: Il est mort; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor;
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit:
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue,

FABLE XV.

Le Cerf et la Vigne.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême!
On l'entend; on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment:
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

FABLE XVI.

Le Serpent et la Lime.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger,
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère:
Pauvre ignorant, eh! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle:
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre:
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantois d'être si vîte !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau ;
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.

Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons;
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture;
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure,
(Je ne sais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.

Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le lion dans sa tête avoit une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts :
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de secrètes pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraîra les gens, nous servant de trompette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,

Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tûroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devoit faire fortune ;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants ;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;

L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau:
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Hé bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint par-tout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé;
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec (1) renchérit, et se pique
D'une élégance laconique;
Il renferme toujours son conte en quatre vers:

(1) Gabrias.

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte:

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande!
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort:
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte!

C'est ainsi que l'a dit son principal auteur:
Passons à son imitateur.

FABLE II.

Le Lion et le Chasseur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver:
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver!

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

FABLE III.

Phébus et Borée.

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne:
Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire:
Les Latins les nommoient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu:
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Hé bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.

Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller:
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

FABLE IV.

Jupiter et le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin, du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.

Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe, et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée:
Dans une chartre un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit:
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.

Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le crystal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois,
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

FABLE X.

Le Lièvre et la Tortue.

RIEN ne sert de courir; il faut partir à point:
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger:
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci; puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin:
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Ane.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant:
Il y lâche sa bête; et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard:
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Eh! que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître:
Je vous le dis en bon françois.

Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

FABLE XII.

Le Soleil et les Grenouilles.

AUX noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.
Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'alégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée



LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Fable 13, Livre VI.

Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

FABLE XIII.

Le Villageois et le Serpent.

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,

Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

FABLE XIV.

Le Lion malade, et le Renard.

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très bien écrite:
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute:
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison:
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour:
Cela nous met en méfiance.

Que sa majesté nous dispense :
Grand-merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenoit des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,

Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?

FABLE XVI.

Le Cheval et l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.

Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est-ce ci ! mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,

Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose; il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs;
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace et beaucoup de prestance:
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu ;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants ;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

FABLE XX.

La Discorde.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non son frère,
Avecque Tien-et-mien son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère

A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vîte aux débats, et prévenoit la Paix;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine:
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs:
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits:
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable:
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit : Attends-moi, je te suis; et mon ame,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.
La belle avoit un père, homme prudent et sage:
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler:
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure:
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin:
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parloit de rien à notre belle:

Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière;
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets:
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités:
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera!

FIN DU SIXIÈME LIVRE.







